



Chronos- Revue d'Histoire de l'Université de Balamand, is a bi-annual Journal published in three languages (Arabic, English and French). It deals particularly with the History of the ethnic and religious groups of the Arab world.

Journal Name: Chronos

ISSN: 1608-7526

Title: Qal'at Najm: a Fortress and a Castle on the Shores of the Euphrates

Author(s): Cyril Yovitchitch

To cite this document:

Yovitchitch, C. (2019). Qal'at Najm: a Fortress and a Castle on the Shores of the Euphrates. *Chronos*, 23, 105-140. <https://doi.org/10.31377/chr.v23i0.443>

Permanent link to this document: DOI: <https://doi.org/10.31377/chr.v23i0.443>

Chronos uses the Creative Commons license CC BY-NC-SA that lets you remix, transform, and build upon the material for non-commercial purposes. However, any derivative work must be licensed under the same license as the original.



QAL'AT NAJM : FORTERESSE-PALAIS DES BORDS DE L'EUPHRATE¹

CYRIL YOVITCHITCH²

Sur la rive droite de l'Euphrate, à une centaine de kilomètres au nord-est d'Alep, la forteresse ayyoubide de Qal'at Najm contrôlait l'un des trois principaux points de franchissement du fleuve qui reliait le nord de la Syrie à la Djéziré (Fig. 1).

Du haut de son promontoire rocheux, elle dominait la vallée encaissée qui courait à ses pieds. C'est peut-être l'impression de hauteur qu'elle donnait à ses contemporains qui a inspiré, au XII^e siècle, ce poème au célèbre conseiller de Saladin, le Qâdî al-Fâdil (Ibn Shaddâd 1984 : 297) :

« (...) Qal'at Najm qui est une étoile dans un nuage, un aigle dans les rochers, une tête avec un nuage en guise de turban ; quand le couchant la teinte de ses rayons et que le croissant de lune s'élève au-dessus d'elle, elle est comme un doigt dressé ».

Avec la montée des eaux, depuis la construction du barrage al-Assad en aval, le château de Najm a sans doute perdu un peu de son caractère altier. Pris en écharpe

¹ L'étude archéologique du château de Najm s'inscrit dans le cadre d'un programme de recherche de l'Ifpo à Damas consacré à l'Inventaire des fortifications du Bilâd al-Shâm. La mission est dirigée par Cyril Yovitchitch pour la partie française, et par Youssef al-Dabti (DGAMS) pour la partie syrienne. Cet article présente les résultats de deux campagnes d'études et de relevés architecturaux qui se sont déroulées en août 2005 et avril 2006. L'équipe de 2005 était composée de Youssef al-Dabti, de Jocelyn Martineau (archéologue INRAP), Pierrick Leblanc (topographe INRAP) et Cinzia Tavernari (doctorante à Paris IV). Celle de 2006 était composée de Youssef al-Dabti, Philippe Dangles (architecte) et Nicolas Prouteau (Chercheur associé CESC M Poitiers). Je tiens à remercier ici la direction générale des Antiquités et des musées de Syrie de son aide précieuse et de sa constante coopération dans ce projet. Je pense tout particulièrement au docteur Bassam Jamous, directeur des Antiquités de Damas, à Michel al-Maqdissi, directeur des fouilles au service des Antiquités de Damas et à Nadim Fakesh, directeur des Antiquités et des musées d'Alep.

² Chercheur (Ifpo Damas), UMIFRE 6, USR 3135, MAEE, CNRS.

dans un méandre du fleuve, ses vestiges offrent la vision paradoxale d'une forteresse blessée, presque entièrement désarmée, et pourtant toujours aussi puissante. Sous son aspect ramassé, Qal'at Najm renferme les éléments d'un programme architectural savamment pensé et finement réalisé.

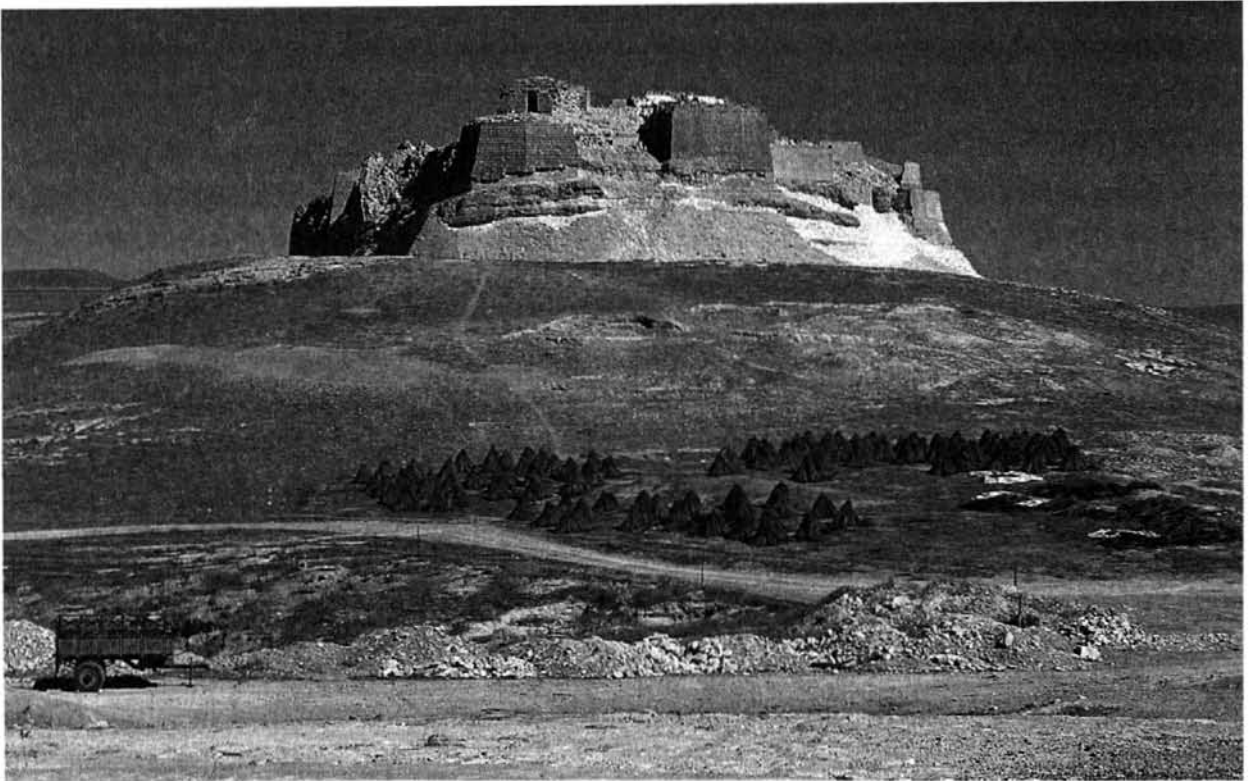


Fig. 1 : Le château vu du sud-ouest (front d'attaque)

La forteresse épouse l'assise rocheuse qui s'étire dans un mouvement ascendant d'est en ouest sur une centaine de mètres de long et sur 60 m de large. De sa masse extrêmement compacte, ceinte d'un glacis, émergent alternativement des saillants « pyramidants » et des tours rectangulaires ou polygonales.

Le programme qui structure l'intérieur de la place est en totale rupture avec l'aspect « prismatique » de sa carapace extérieure. Il s'articule autour de grands couloirs perpendiculaires qui structurent l'ensemble du rez-de-chaussée de la forteresse et distribuent les différents espaces de vie, de stockage et de défense.

Jalons historiques

Au X^e siècle, cette localité, appelée alors Jisr Manbij ou Jisr Sanja, était connue pour son pont ou son gué qui permettait de franchir le fleuve (Dussaud 1927 : 451). Ce site revêtait une haute importance stratégique, puisqu'on pouvait à partir de là regagner Harrân au nord ou Qal'at Ja'bar au sud (Fig. 2). Ibn Shaddâd rapporte que

la localité fut remise en valeur à cette époque par un certain Najm (l'éponyme) qui était le serviteur (*ghulâm*) de Jinnî al-Safwânî, lieutenant de Mu'nis, un renégat d'origine grecque passé au service des musulmans. Jinnî al-Safwânî était chargé de la guerre et de la sécurité publique dans le Diyâr Mudar au début du X^e siècle (Ibn Shaddâd 1984 : 298).

Jisr Manbij changea plusieurs fois de mains, passant sous le contrôle des Hamdânides, des Mirdassides et des Turcomans avant que ne s'en emparassent les Banû Hasan, fidèles alliés de Nûr al-Dîn (Élisséeff 1967 : 169). Abûl'î-Fidâ rapporte, sans préciser la date, que Nûr al-Dîn fit refortifier la place (Le Strange 1890 : 502). Ainsi, le prince zenguide s'assurait-il sans doute du contrôle d'un point de passage sécurisé entre la Djéziré et la Syrie du Nord.

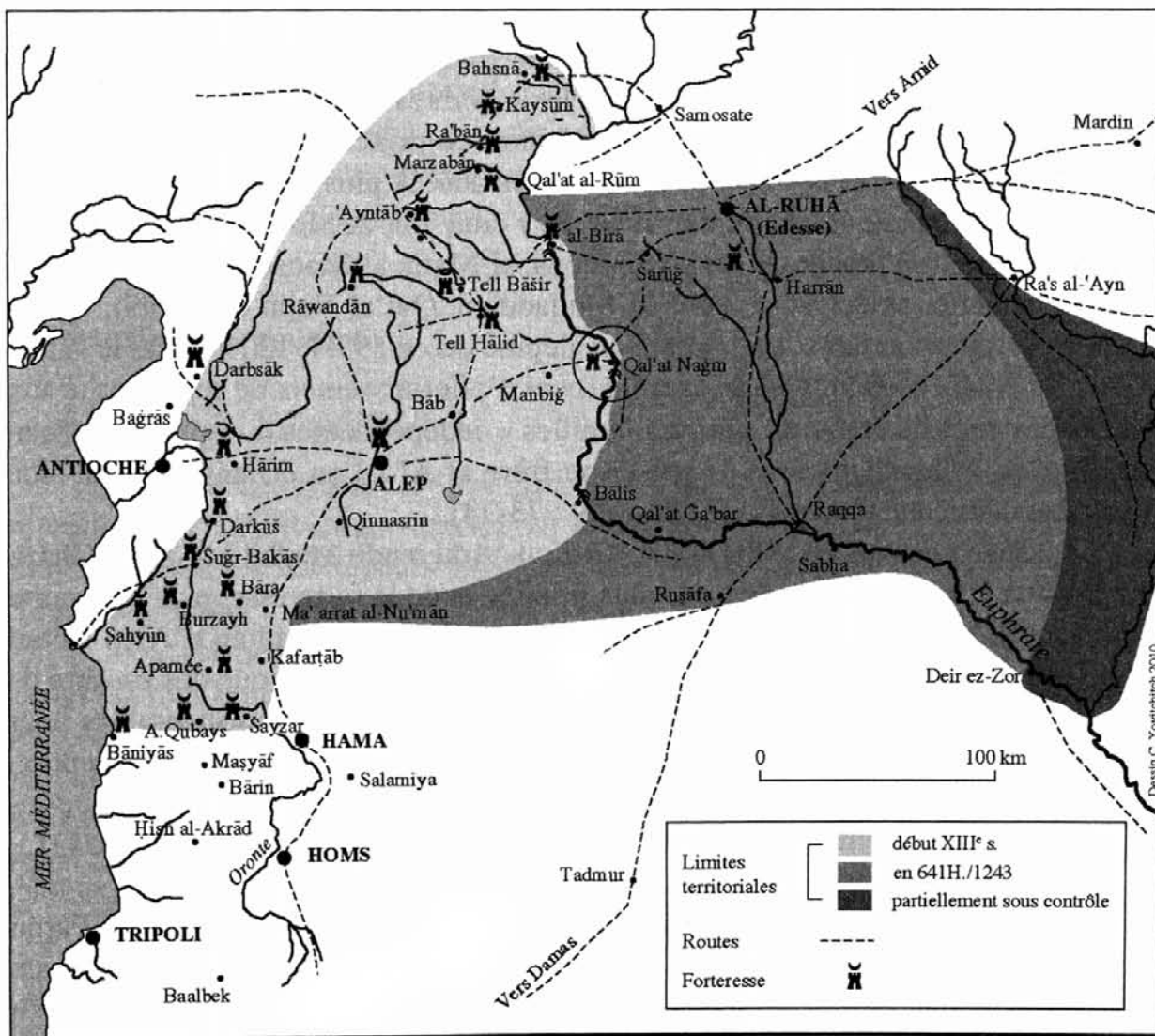


Fig. 2 : La principauté d'Alep au XIII^e siècle, d'après Eddé A.-M., 1999

Qal'at Najm resta sous contrôle zenguide jusqu'à ce que Saladin s'en emparât avec Mambij, en 1176. En 574H./1178-79, le sultan ayyoubide donna en *iqta'* à son neveu, al-Malik al-Muzaffar Taqî al-Dîn 'Umar, Qal'at Najm avec Hama, Apamée et Ma'arrat al-Nu'mân. À la mort de ce dernier, en 587H./1191, son fils, al-Malik al-Mansûr, hérita des biens de son père à l'exception d'Apamée (Ibn Shaddâd 1984 : 292).

C'est sans doute le château refortifié par Nûr al-Dîn que découvrit à son retour d'Irak, durant l'été 580H./1184, le voyageur andalou Ibn Jubayr et qu'il décrit en ces termes :

« Dans la matinée nous atteignîmes l'Euphrate que nous traversâmes en petites barques affectées au service du bac pour rejoindre une petite forteresse neuve située sur la rive et dite Qal'at Najm. Elle est entourée de tentes de bédouins et renferme un petit marché (...) » (Ibn Jubayr 1995 : 272).

Alors qu'il était tombé gravement malade, durant l'année 588H./1192, Saladin procéda au partage de ses territoires entre les membres de la famille ayyoubide. À cette occasion, Qal'at Najm resta en possession du prince de Hama, al-Malik al-Mansûr (Humphreys 1977 : 83). Mais, quelques années plus tard, après qu'il se fut emparé du château de Bârfîn au détriment de l'émir Ibn al-Muqaddam, parce qu'il jugeait la place trop proche de ses possessions, al-Malik al-Mansûr fut pressé par al-'Âdil de remettre en échange, à Ibn al-Muqaddam, Qal'at Najm et Manbij. Qal'at Najm ne devait retourner sous domination alépine qu'en 597H./1201 quand le sultan d'Alep, al-Malik al-Zâhir Ghâzî, dans un souci d'affermissement de son autorité aux dépens des anciens émirs ou grandes familles « indépendantes », reprit le château aux Banû al-Muqaddam et le donna à son frère al-Afdal en échange de son aide financière dans cette entreprise (Éddé 1999 : 73-74).

L'année suivante, en 598H./1201-1202, al-'Âdil rendit Manbij à al-Zâhir Ghâzî, qui procéda à la destruction de l'enceinte urbaine et de la forteresse, puis transporta son trésor à Alep (Ibn Shaddâd 1984 : 294). Par cet acte, le sultan d'Alep s'était fragilisé sur sa frontière orientale. On peut dès lors comprendre que des travaux de restauration et de reconstruction à Qal'at Najm aient été jugés indispensables pour assurer le contrôle de l'une des grandes voies d'accès à la capitale. L'inscription souveraine qui surmonte le linteau de la porte d'entrée principale précise que les travaux s'échelonnèrent de l'année 605H./1208-1209 à la fin de l'année 612H./1215.

Dans son testament, en 1216, al-Malik al-Zâhir Ghâzî confia plusieurs *iqta'* à son ancien *wâlî* (gouverneur) de la citadelle d'Alep : Badr al-Dîn Aydamur. Parmi ceux-ci, figurait Qal'at Najm (Éddé 1999 : 85). Ibn al-'Adîm rapporte qu'avant l'arrivée d'Aydamur Qal'at Najm n'était qu'une petite citadelle avec un petit faubourg (*rabad*) et une jolie petite mosquée (*masjid*), mais après qu'il l'eut reçue en *iqta'* il :

« accrut ses constructions et fit bâtir dans le faubourg une grande mosquée dans laquelle il installa un *minbar* et un prédicateur ; il fit aussi construire un beau souk. Le faubourg prit de l'importance et les gens voulurent y habiter (...). On installa dans la citadelle un gouverneur (...) et un autre dans la ville. Le faubourg qui vit ses constructions se multiplier et dans lequel on bâtit de très nombreuses maisons (...) devint alors une grande ville » (Ibn Shaddâd 1984 : 298-299).

L'étendue de la commande architecturale d'Aydamur traduit le développement du village et de l'activité autour du château qui trente ans plus tôt ressemblait à un campement de Bédouins.

Aydamur conserva cette place jusqu'en 629H./1231-1232, date à laquelle elle lui fut retirée par le nouveau prince d'Alep, al-Malik al-'Azîz, en échange de Lattaquié. À la mort d'al-'Azîz, la forteresse échut à son fils, al-Malik al-Nâsir Yûsuf II, qui y entreprit des travaux et la conserva jusqu'à ce qu'elle tombe aux mains des Mongols à la fin de l'année 1259 (Ibn Shaddâd 1984 : 299). Al-Nuwayrî nous apprend que le château fut à cette occasion violemment attaqué et endommagé par leurs *manjanîqs*. Les tours furent investies et les murs démolis à plusieurs endroits (Al-Nuwayrî 1923 : 402).

La forteresse fut restaurée, et accueillait toujours dans ses murs au XIV^e siècle une puissante garnison (Le Strange 1890 : 502).

Description archéologique

La forteresse de Nûr al-Dîn

En dehors des grands centres urbains tels que ceux d'Alep ou de Damas, peu de vestiges de fortifications nûrides ont été identifiés à ce jour. Seul le château de Shayzar présente des éléments attribués par Cristina Tonghini au prince zenguide (Tonghini : 2006).

On se souvient que lors de son passage au pied de Qal'at Najm en 1184, Ibn Jubayr décrit la place qu'il avait sous les yeux comme étant « neuve ». Il ne pouvait donc s'agir que du château reconstruit une dizaine ou une quinzaine d'années auparavant par Nûr al-Dîn. Pourtant, vingt-cinq années plus tard, la forteresse zenguide devait totalement disparaître, entièrement absorbée par la citadelle ayyoubide. À première vue, aucun de ses éléments ne fut intégré au système défensif de la nouvelle forteresse.

Les raisons de cette « disparition » sont sans doute liées d'une part à la qualité d'un matériau structurellement insuffisant (un calcaire qui a « fondu » par endroits) d'autre part au fait que la forteresse zenguide (même si son emprise nous échappe dans le détail) ne devait plus être adaptée aux nouvelles conditions de guerre et aux exigences défensives d'une place censée garder la frontière orientale de la principauté

ayyoubide d'Alep. Si lors du règlement de l'affaire de Bârîn, le prince de Hama argua qu'Ibn al-Muqaddam « gagnait au change » en recevant Qal'at Najm, il semble néanmoins difficile de penser qu'en pleine crise avec Damas, al-Malik al-Zâhir Ghâzî ait laissé son ancien émir — désormais aux côtés de son oncle al-'Âdil — prendre possession d'une puissante forteresse à la porte de sa principauté. La complète reconstruction du château au début du XIII^e siècle semble renforcer cette hypothèse.

Sans les injures du temps, qui ont conduit au dérasement des ouvrages ayyoubides, les vestiges de la forteresse zenguide, qui surgissent aujourd'hui du cœur des maçonneries, n'auraient probablement jamais été identifiés (Fig. 3-4). De leur repérage, il ressort que les travaux commandés par al-Zâhir Ghâzî ont peu modifié l'emprise globale du château primitif. La forteresse du sultan d'Alep est venue « enchapper », envelopper le château zenguide au niveau des tours et des courtines selon un procédé couramment utilisé par la maîtrise d'œuvre ayyoubide³.

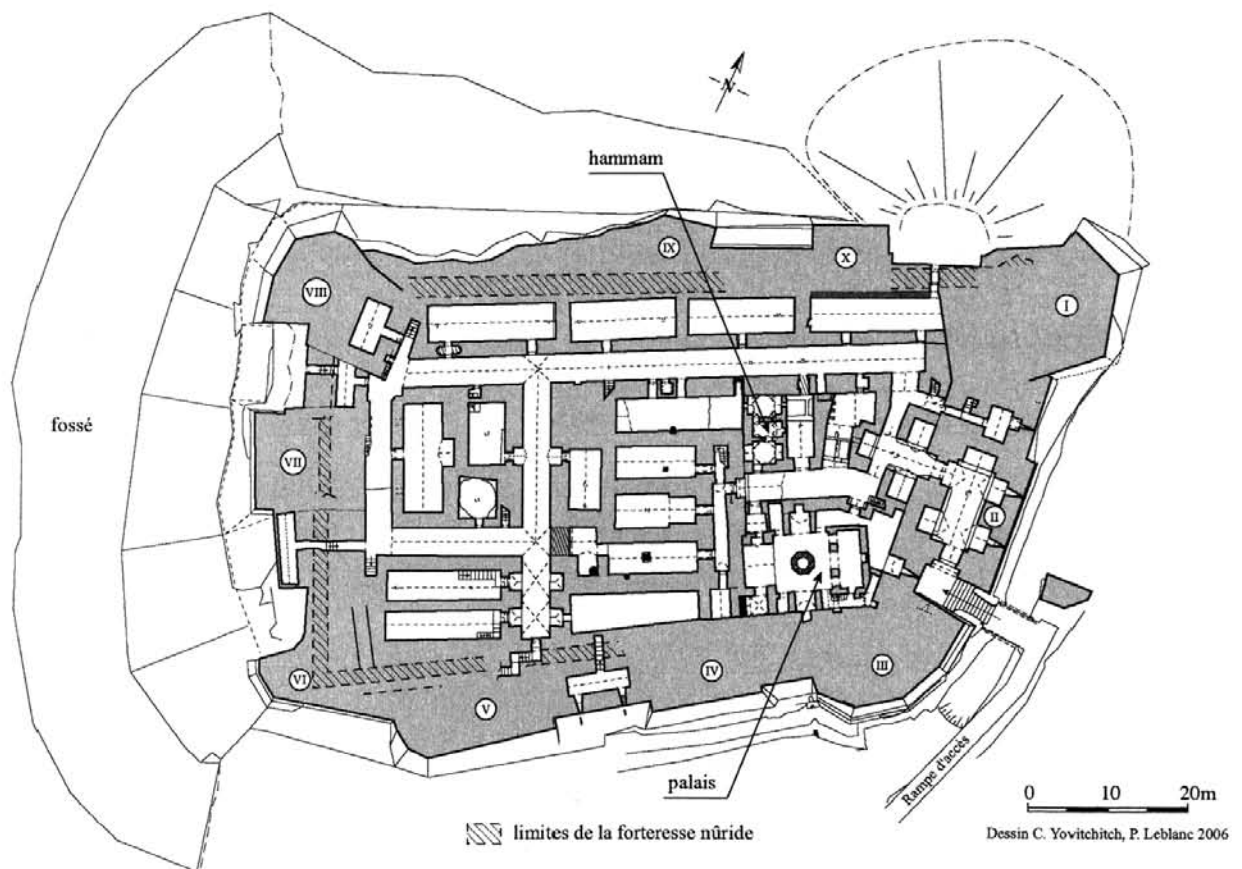


Fig. 3 : Plan du rez-de-chaussée, relevés et dessins Dangles (P.), Leblanc (P.), Martineau (J.), Yovitchitch (C.)

³ On pourrait citer comme autres exemples de cette façon d'envelopper des structures anciennes, les deux tours surd-est de la citadelle de Bosra frappées d'une inscription au nom d'al-Malik al-Sâlih Ayyoub (tour 6 - 647H./1249) et d'al-Malik al-Nâsir Yûsuf (tour 8 - 649H./1250) qui furent construites au début des années 1200 par al-Malik al-'Âdil.

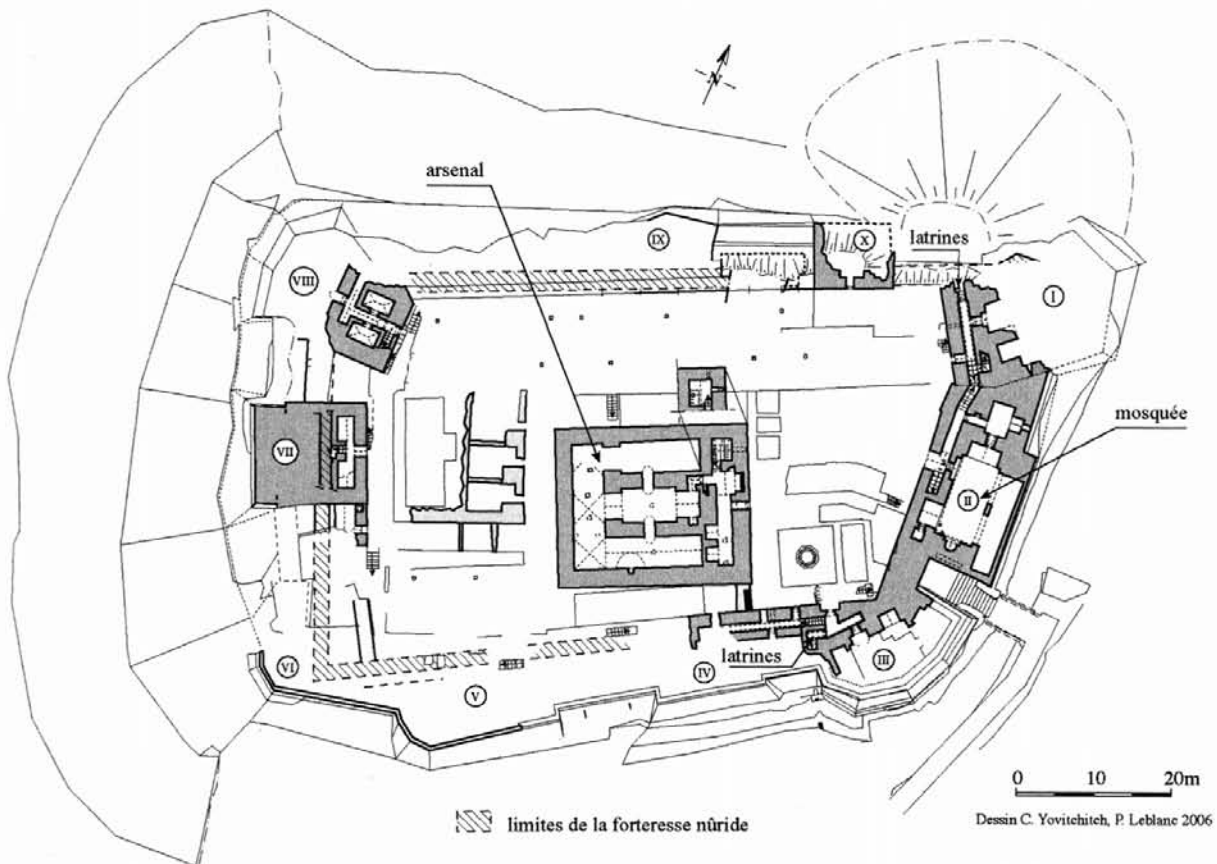


Fig. 4 : Plan de l'étage, relevés et dessins Dangles (P.), Leblanc (P.), Martineau (J.), Yovitchitch (C.)

Sans l'appui de fouilles archéologiques, il reste difficile de déterminer si certains éléments de la forteresse primitive ont ou non « cohabité » avec les nouveaux aménagements ayyoubides, comme ce fut le cas ailleurs dans le Bilâd al-Shâm (à Bosra ou à Damas).

Les vestiges du château zenguide

Les restes du château de Nûr al-Dîn sont localisables sur tout le front nord et ponctuellement sur les fronts ouest et sud-ouest. Parmi ces vestiges, on note la présence d'une tour polygonale, dont il ne subsiste que l'arase de deux pans de murs conservés sur 3m de long, qui occupait l'angle nord-est du château et fut entièrement absorbée dans la tour I. Des parements de courtine sur le front nord sont conservés parfois sur plusieurs assises ; des portions de courtines et de murs de refends subsistent sur le front ouest. Enfin d'importants vestiges sont visibles à l'angle sud-ouest d'où émergent les bases de ce qui pourrait être une imposante tour d'angle talutée (Fig. 5).

L'appareil à joints très fins qui caractérise cette forteresse primitive est composé de blocs de calcaire d'une grande fragilité. Les dimensions des blocs, parfaitement dressés, oscillent entre 0,2 et 0,3 m de haut ; leurs longueurs, qui varient entre 0,5 et



Fig. 5 : Massif d'angle taluté du château nûride (3e quart du XII^e s.)

0,58 m, atteignent parfois 1 m. Certains murs observés dans le secteur VI se présentent sous la forme d'un appareil double sans trace apparente de boutisse. Deux types de liants sont associés à ces murs : un mortier très chargé en cendres et une terre ocre rouge. L'épaisseur des murs conservés ne dépasse pas 2 m.

Ces observations sommaires devront être complétées par des sondages et/ou décapages, localisés au niveau des arases des tours I, III, VI, VII et VIII, qui devraient nous permettre de retrouver l'emprise des premières tours zenguides, et ainsi de mieux caractériser la phase de construction du dernier quart du XII^e siècle.

La forteresse ayyoubide

De la dizaine de tours et de saillants qui rythmait le périmètre fortifié, la moitié à peine offre, dans des proportions très variables, des éléments susceptibles de se prêter à une analyse ; il s'agit des ouvrages I, II, III, VII, VIII et X.

Les tours et les saillants

Chaque tour est unique ; qu'elles soient rectangulaires ou polygonales, les tours possèdent un plan et un gabarit propres. Ceci s'explique par le fait que certaines d'entre elles résultent de plusieurs phases de construction et que le programme ayyoubide fut contraint de s'adapter à la fois à la topographie du site et au tracé de la forteresse nûride.

Le seul point commun à toutes ces tours, quelle que soit leur période de construction, réside dans les parements extérieurs à ressauts qui confèrent à la forteresse son aspect général pyramidant. Ces ressauts sont soit présents depuis la base jusqu'au sommet des tours (cas de la tour III) soit limités à la partie située au-

dessus du glacis (cas de la tour I) (Fig. 6). Cette technique d'appareillage peut trouver plusieurs explications. L'une des plus plausibles est à mettre en relation avec l'activité sismique de la région. Ce type de ressauts aurait ainsi permis d'offrir une plus grande stabilité aux ouvrages. Il n'est pas anodin de noter que les parties de l'édifice qui ont le plus souffert des destructions (naturelles ou anthropiques) sont principalement localisées au niveau des parements. D'autres sites présentent ce genre de parement à retraits successifs d'assises. À la citadelle d'Apamée, les retraits ne concernent pas chaque assise, mais des groupes de sept à huit (Dangles 2004 : 191) certains saillants de la citadelle d'Alep présentent également de tels ressauts par groupe de trois assises ; ces saillants, dont la base est sans doute nûride, furent reconstruits à l'époque mamelouke (Herzfeld 1954 : 84). Ils sont détachés de la courtine attenante en raison de leur déversement dans la pente du tell, ce qui tend à confirmer la raison statique de cette mise en œuvre⁴. Si une tradition locale n'est pas à exclure, il convient de noter que ce procédé se trouve utilisé à la même période ayyoubide-mamelouke dans une place aussi éloignée que Shawbak en Jordanie. On peut enfin penser que conjointement à ses qualités statiques cette technique de construction offrait un effet

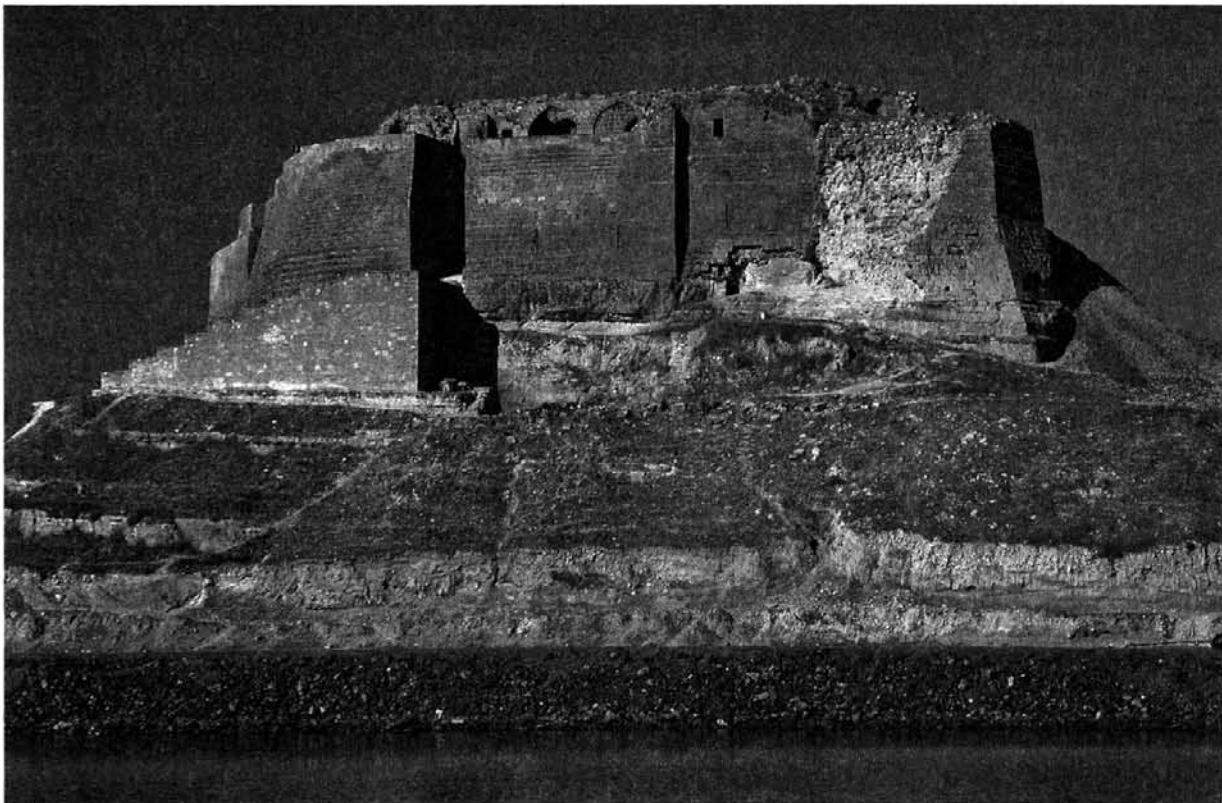


Fig. 6 : Vue du front nord-est. De gauche à droite: tour polygonale (T.III) rampe d'accès, tour-porte (T.II) tour en éperon (T.I)

⁴ À la différence des ouvrages de Qal'at Najm, qui sont fondés sur le rocher, les tours d'Apamée et d'Alep sont implantées dans un substrat meuble.

visuel qui, par l'élan vertical qu'elle conférait aux ouvrages, participait de la recherche de magnificence du prince d'Alep.

Dans l'état final, les quatre angles de la forteresse étaient occupés par des tours polygonales, tandis que les autres tours et saillants étaient rectangulaires.

Les tours du front nord nord-est (I et III) ont des gabarits supérieurs à ceux des autres tours du site, à l'exception peut-être de la tour VII. Si l'on excepte la tour II, qui fait office de tour-porte et accueille une mosquée à l'étage, les deux tours I et III présentent un programme bifonctionnel (défensif et résidentiel). Associées à la défense de l'entrée qu'elles flanquaient par leurs archères, leur position dominante sur la vallée de l'Euphrate n'en offrait pas moins un emplacement idéal pour la résidence, ce qui est confirmé dans les deux cas par la proximité d'éléments de confort tels que les latrines.

- La tour I

La tour I (nord-est) est une tour en éperon qui repose sur un imposant talus. Elle ne possédait apparemment qu'un étage surmonté par une terrasse défensive accessible depuis un couloir qui court derrière son mur de gorge. Par sa forte projection en avant elle était associée au système défensif de la porte dont elle contrôlait en partie l'accès (rampe et porte) grâce à une archère percée dans son flanc droit. L'étude architecturale a montré que cette tour faisait partie du programme ayyoubide initial. Son flanquement fut en partie altéré lors de la construction de la pièce attenante à la mosquée (*maqsûra*) qui a condamné son archère la plus méridionale.

Dans le souci de ménager une certaine qualité de vie, les latrines ont été rejetées à l'extérieur de la tour au bout du couloir adossé à son mur de gorge.

- La tour III

De la même façon que la tour I, la tour III participait à la protection de la porte d'entrée (Fig.7). Elle appartenait, avec la tour II, au binôme tour-porte – tour-flanquante si caractéristique des entrées ayyoubides. Sa forme polygonale assez régulière lui donnait l'aspect d'une puissante tour circulaire. Cet effet visuel, soutenu par l'usage d'assises en escalier était très certainement intentionnel et visait à renforcer l'impression de puissance émanant du complexe d'entrée.

Pleine à la base, cette tour possédait dans son état initial une salle à archères qui entrainait dans le système défensif de l'approche. Seule la fente de tir de l'archère orientale, qui contrôlait la porte, est conservée. L'accès à cette salle de tir n'est pas aisé à déterminer ; elle fut semble-t-il condamnée lors de la reconstruction de la salle supérieure de la tour.

Le dernier niveau de la tour est trop dérasé pour déceler la présence d'archères ; on ne peut l'exclure cependant. Comme dans la tour I, ce niveau possède des aménagements résidentiels consistant en un ou plusieurs *îwân-s* ainsi qu'en des latrines situées à proximité, mais rejetées à l'extérieur du volume habitable.

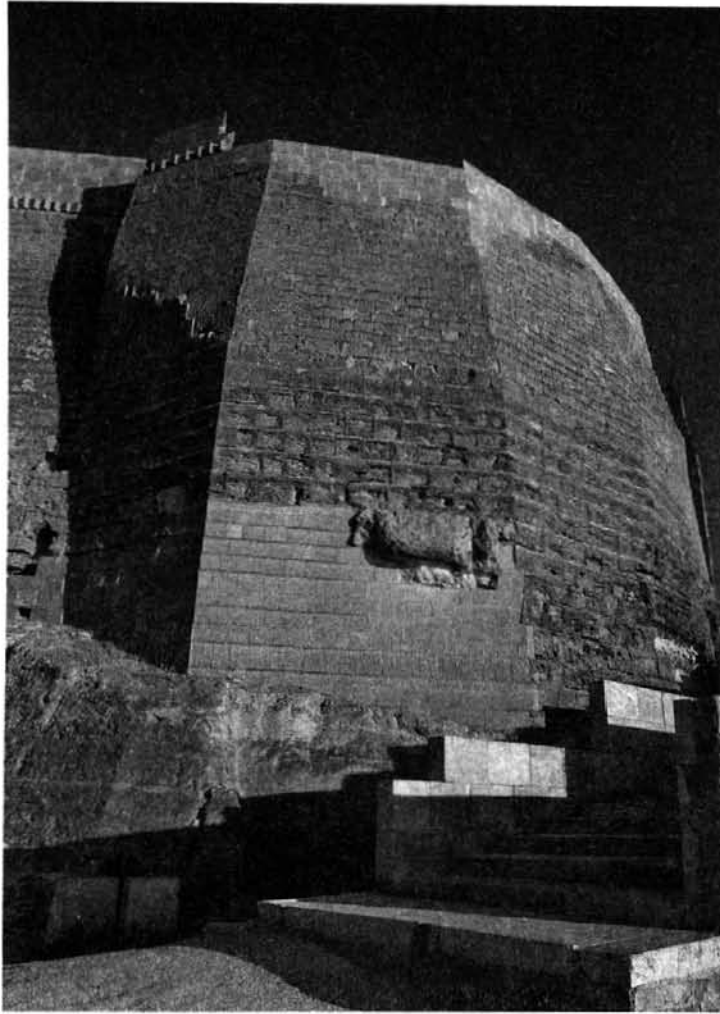


Fig. 7 : Tour polygonale nord-est (T.III). Parement avec assises à ressauts, motif en dents-d'engrenage

Plusieurs éléments plaident en faveur d'un statut particulier dont devait jouir cette tour. Tout d'abord la monumentalité de la porte qui ouvrait sur son vestibule, ensuite le petit escalier privatif qui débouchait devant elle et la mettait en communication directe avec l'intérieur du palais, enfin sa vue imprenable sur la vallée de l'Euphrate.

- La tour VII

Implantée au centre du front ouest, la tour VII est une tour de plan quadrangulaire (13m x 14m) dotée d'une base talutée. Sa porte située légèrement en hauteur ouvre sur deux salles voûtées symétriques et aveugles. L'étage se gagne par un escalier situé au milieu de la tour dans l'axe de la porte. Le niveau supérieur est aujourd'hui totalement dérasé et ne présente plus que quelques moignons parmi lesquels émergent les vestiges du château primitif.

Trois phases de construction se distinguent : la première est celle du château nûride (portion de courtine) sur laquelle est venue s'appuyer la tour ayyoubide (deuxième phase). La troisième et dernière phase, ayyoubide ou mamelouke, a repoussé le front de la tour plus en avant. Cette chronologie relative est visible au niveau du talus de la tour où l'on observe deux états successifs, le dernier état s'appuyant sur le précédent et repoussant la face de la tour de près de 4m. Ces états successifs sont également visibles dans le petit couloir de la courtine CVI-VII, où l'on distingue clairement les collages de courtines au niveau des piédroits de l'entrée de la salle. L'effondrement partiel de la voûte à cet endroit signale également le percement en sous-œuvre sous l'ancienne courtine nûride.

Contre le mur de gorge de la tour, un escalier permettait d'accéder directement au sommet de la courtine C VII-VIII.

- La tour VIII

La tour VIII occupe l'angle nord-ouest de la forteresse (Fig. 8). Son plan forme un polygone irrégulier et son rez-de-chaussée est constitué par une petite pièce aveugle barlongue. L'accès au premier étage se fait grâce à un escalier externe plaqué contre le mur de gorge de la tour. Comme dans les autres tours, le couronnement est dérasé ; il était desservi par un escalier infra-mural ménagé près de la porte d'entrée de la tour dans l'épaisseur du mur de gorge.

L'étage présente une distribution similaire à celle de la tour VII, basée sur une division en deux de l'espace interne de la tour. Du côté du corps de place, le volume est occupé par deux petites salles barlongues, symétriques et aveugles, dont les linteaux des portes d'entrée sont surmontés d'un arc de décharge en forme d'accolade (Fig. 9). L'autre partie de la tour, qui renfermait la salle à archères, faisait face à l'attaque. Cette distribution particulière résulte très certainement des contraintes liées à l'ancrage des volumes de ces deux tours situées à cheval sur la courtine préexistante à l'ouest.

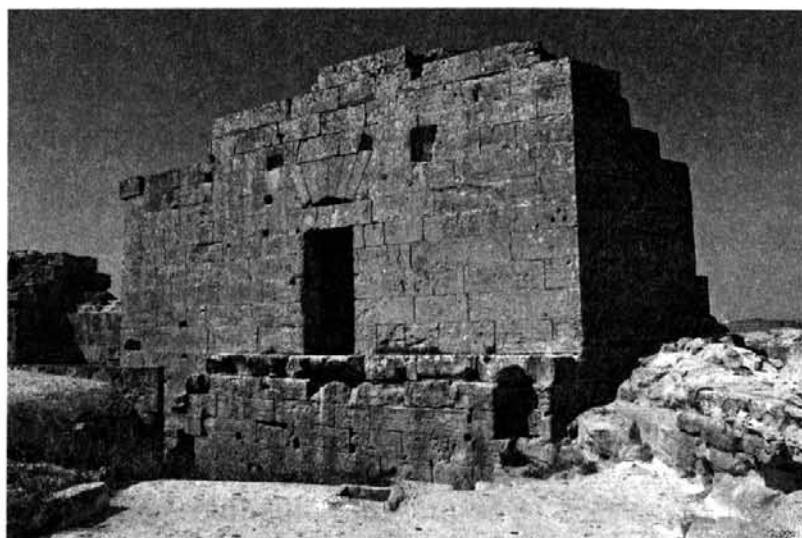


Fig. 8 : Tour VIII

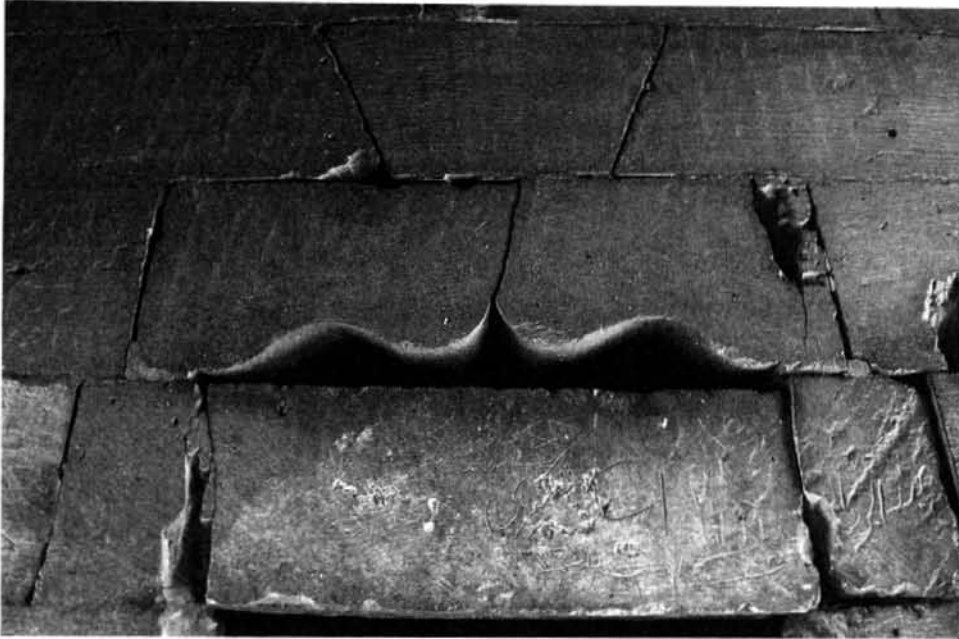


Fig. 9 : Tour VIII, détail de l'arc de décharge en accolade surmontant la porte d'entrée de la salle ouest

Les ouvrages des fronts est et ouest sont régis par des programmes de construction différents. Nous avons vu que les tours I et III présentent un caractère résidentiel très marqué qui semble absent des tours du front ouest. Le front oriental étant celui de la porte d'entrée principale, il se devait d'être impressionnant, tant pour dissuader d'une attaque, que pour magnifier la grandeur et la puissance du sultan d'Alep. C'est donc tout naturellement qu'une grande partie des effets architecturaux y fut concentrée. La forte pente naturelle, qui interdisait toute attaque d'envergure de ce côté, a certainement contribué à la bifonctionnalité (défensive et résidentielle) des tours I et III. Quant aux tours VII et VIII, leur cohérence tient dans la façon dont le maître d'œuvre a choisi de les ancrer sur une courtine préexistante, dessinant ainsi des petites salles aveugles du côté du mur de gorge. On pourrait interpréter ces salles comme des lieux de stockage d'armement, ce front étant le plus menacé, puisqu'il était tourné du côté de l'attaque.

Les saillants, tout comme les vestiges de l'ouvrage X, devaient servir de salles à archères. En raison de leur faible projection en avant seules leurs faces devaient être actives. La faible saillie résulte vraisemblablement du désir de suivre au plus près les contours de l'assise rocheuse afin d'implanter les ouvrages le plus loin dans la pente naturelle et de disposer ainsi d'un plus vaste espace interne. Elle était également liée à la nécessité de doubler l'enceinte primitive ce qui réduisait l'emprise au sol disponible. Il en résulte que près des deux tiers du volume interne des tours sont rejetés vers l'intérieur de la forteresse. Cette volonté d'épouser la topographie du site explique peut-être également le recours à des plans polygonaux ou à bec comme pour le saillant IX.

Les courtines

Bien rares sont les courtines qui conservent leur élévation originale, leur parement extérieur ayant été détruit ou remonté. Le plus souvent elles ne subsistent dans leur état primitif que sur une hauteur de deux à trois assises au-dessus du glacis.

- C I-II fait partie du programme de défense de la porte d'entrée ; elle renferme une petite salle à archère unique. Dans le couloir qui la précède, une porte conduit à un escalier taillé dans le rocher, qui mène à une poterne qui sort au pied de la rampe d'accès, à l'aplomb de la tour II. Cette poterne succède à une autre, murée, située plus au sud.

- C III-IV a été entièrement reparablementée, comme on peut l'observer à la jonction des tours sur lesquelles elle s'appuie. Il n'est pas impossible qu'à l'origine elle ait été dotée d'une salle à archères. La date de cette restauration, bien qu'incertaine, doit remonter à la fin du XIII^e siècle.

- C IV-V est la seule courtine qui appartienne au grand programme de construction des fronts sud et est. Sa partie haute a certes été reprise au niveau du parement externe, mais la salle à archères qu'elle renferme est dans son état d'origine. Il s'agit d'une petite salle de tir de plan barlong de 8m x 2,5m qui renferme deux archères à forte plongée.

- C VI-VII, restaurée récemment, devait à l'origine renfermer comme la précédente une étroite salle à archères. Son parement externe était composé d'un glacis formant des redents, comme en témoigne la trace en négatif sur le flanc gauche de la tour VII.

Les glacis

La forteresse présente deux états de glacis. Le premier remonte à la première campagne de travaux ayyoubides ; il renforçait systématiquement la base des tours, des saillants et des courtines sur tout le pourtour du site. Un second état correspond à la phase de renforcement du front occidental (le moins bien pourvu de défenses naturelles). Il semble avoir consisté en un surcreusement du fossé et en la construction d'un très haut glacis maçonné, à l'instar de ce qui se faisait dans la principauté d'Alep à la même époque.

Le complexe d'entrée

Implantée à l'opposé du front d'attaque, l'entrée de la forteresse bénéficie d'une situation topographique favorable consistant en un très fort dénivelé entre le niveau de circulation externe et l'assise du château (Fig. 10).



Fig. 10 : La tour-porte. Vue du goulet d'accès sous le contrôle de l'archère d'axe de C.II-III, et porte défilée dans T.II

La porte fut construite entre 605H./1208-1209 et la fin de l'année 612H./1215, comme l'indique l'inscription sur son linteau au nom du sultan d'Alep. Une autre inscription court sur le flanc droit de la tour ; elle précise le nom du maître d'ouvrage, un certain Ibrâhîm fils de Tâb al-Manbijî, qui venait de la ville voisine de Manbij.

- La rampe d'accès

Le système d'entrée se composait d'une tour-porte (T II) accessible grâce à une longue rampe maçonnée chargée de rattraper la différence de niveau (15m).

La porte s'ouvre entre deux saillants formant un goulet selon un modèle développé au Caire par Saladin à la fin du XII^e siècle, standardisé dans la principauté d'Alep par al-Zâhir Ghâzî dans les années 1200 et diffusé dans la majorité des forteresses ayyoubides au début du XIII^e (Yovitchitch 2008).

- Le goulet

Au sortir de la rampe d'accès, l'étroit passage ménagé entre les saillants (moins de 4 m de large) était sous le contrôle de deux archères : une percée dans la tour flanquante tirait en direction de la porte, l'autre percée dans la courtine attenante

tirait dans l'axe du passage. Ce dernier menait à la porte d'entrée principale, qui était défilée dans le flanc droit de la tour-porte et protégée sous un large assommoir. L'étroitesse du passage avait pour but d'interdire les manœuvres de machines d'assaut telle qu'un bélier.

- La tour-porte

Derrière la porte d'entrée s'ouvre une salle voûtée de plan barlong (le *durkâh*) sur laquelle s'articulent deux archères à niche et deux niches aveugles (Fig. 11).

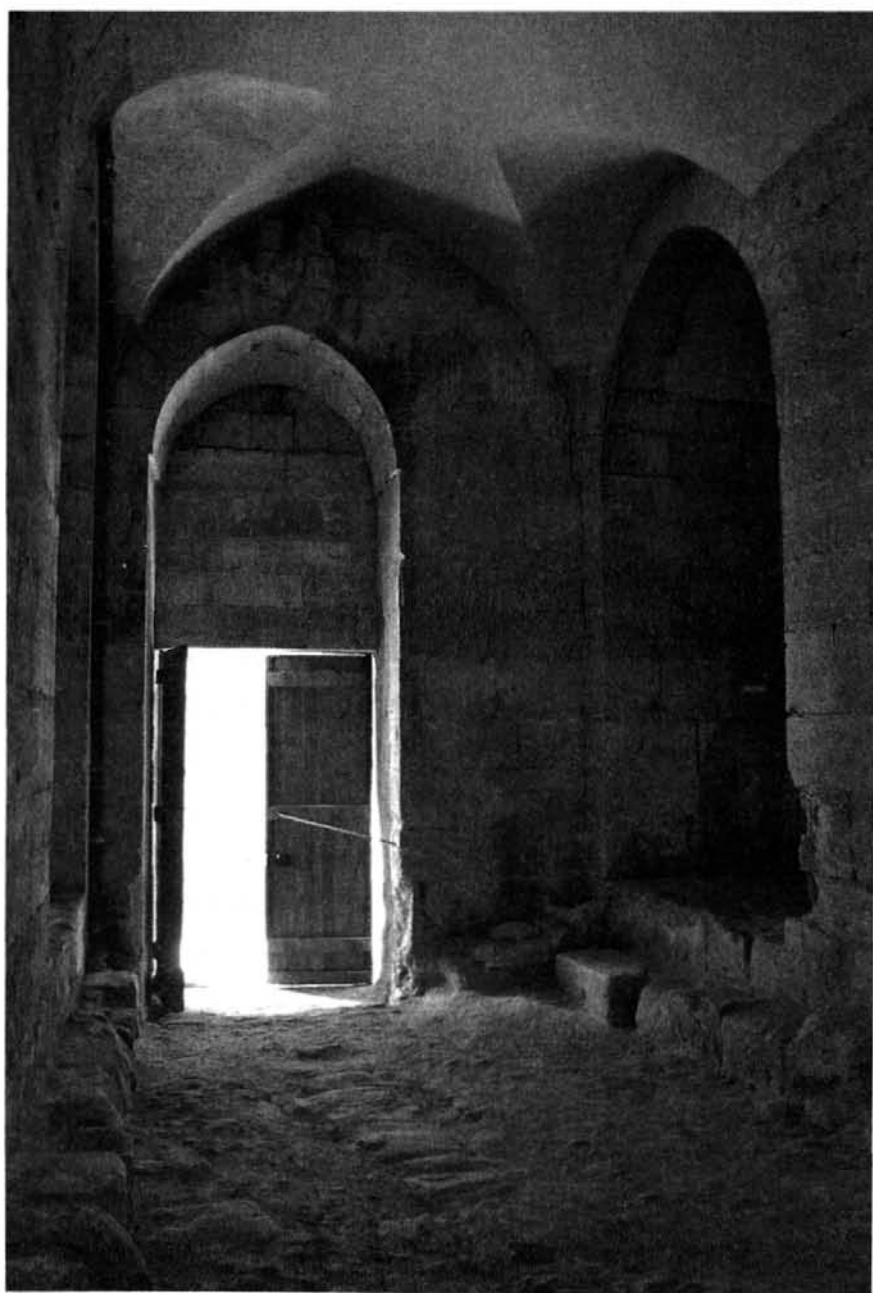


Fig. 11 : Tour-porte. Vue depuis l'intérieur (le *durkâh*). *Mihrâb* dans l'*îwân* à droite de la porte



Fig. 12 : Tour III. Vue du *mihrâb* au fond du goulet

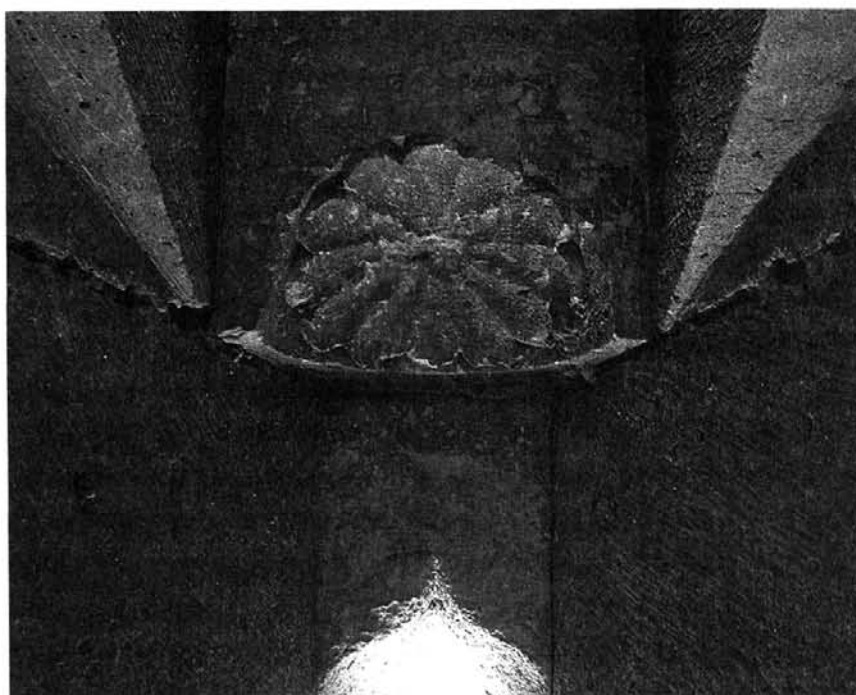


Fig. 13 : Tour-porte. Détail du linteau de l'archère nord

Il convient de noter la présence, dans l'*îwân* sud, d'une petite niche couverte par un motif de conque ; elle fait écho à une autre niche, elle aussi orientée vers le sud, située juste en face de l'entrée au niveau du goulet (Fig. 12). Ces deux niches s'apparentent à des *mihrâb*-s que l'on rencontre fréquemment au niveau des entrées des forteresses ayyoubides, par exemple dans les portes des citadelles princières d'Alep, de Damas, de Bosra, ou dans le complexe d'entrée de la citadelle de Harrân sa voisine. Un *mihrâb* est taillé dans le rocher formant porte d'entrée de la forteresse ismaïlienne d'al-Kahf (Vachon 2004 : 226). Ce dispositif perdure à l'époque mamelouke dans des places telles que le Crac des Chevaliers ou la citadelle de Baalbek au niveau de sa barbacane. Disposer un *mihrâb* dans la porte n'était pas une formule nouvelle ; le château omeyyade de Qasr al-Heyr al-Sharqi en possédait déjà un dans son couloir d'entrée (Grabar 1978 : 88). Quelle fonction faut-il attribuer à ces *mihrâb*-s ? Étaient-ils destinés aux visiteurs qui patientaient au niveau de la porte dans l'attente d'une audience ? Participaient-ils à la protection spirituelle de la porte, à la manière des chapelles sur porte des fortifications occidentales ? À Najm, la concentration de ces niches à de quoi surprendre et ce d'autant plus qu'une mosquée est située précisément au-dessus de la porte d'entrée. Il n'est pas impossible que, du fait que la mosquée soit au cœur de la forteresse et donc uniquement accessible aux membres de la garnison et éventuellement aux hôtes de l'émir ou du prince, les *mihrâb*-s de la porte aient été construits à l'intention de civils venus participer à la prière et à qui il était interdit de pénétrer dans la place.

Au fond du *durkâh*, une seconde porte disposée perpendiculairement à la porte principale constituait un obstacle supplémentaire dans la progression d'éventuels assaillants et fermait l'accès à l'intérieur de la forteresse.

En cours de chantier, ou plus vraisemblablement lors d'une campagne de construction liée aux travaux autour du palais, deux profondes niches furent accolées à l'arrière de cette porte. Elles rappellent celles de la tour-porte de la citadelle d'Alep ainsi que celles qui résultent des travaux d'al-Malik al-Nâsir Yûsuf II à Qal'at al-Mudîq (Dangles 2004 : 198).

Les archères qui défendent l'intérieur du *durkâh* sont typiques de celles construites dans la principauté d'Alep ; elles s'ouvrent sous un linteau supporté par des trompillons en quart-de-cône, et possèdent deux linteaux intermédiaires. Il convient de noter que le seuil des archères est plongeant. Enfin, il faut souligner le soin particulier apporté à la décoration de l'archère nord-est, au niveau de ses linteaux intermédiaires : le premier est orné d'un motif de fleur, tandis que le second est sculpté en accolade sur toute sa profondeur (Fig. 13).

Le système de défense de l'entrée était complété par une poterne qui débouchait dans le « fossé » au pied de la rampe d'accès.

Les salles de stockage et les citernes

Le château de Najm se caractérise par un nombre élevé de salles de stockage et de citernes de grandes dimensions. Non seulement la surface de ces salles est importante (5m x 13 m), mais leur hauteur dépasse généralement les 7 m. Dans le cas de l'arsenal, la hauteur des voûtes des salles du rez-de-chaussée se justifiait sans doute par le désir de construire un étage élevé afin de permettre au bâtiment d'atteindre une hauteur suffisante pour dominer et donc commander l'intérieur de la forteresse. Il ne faut pas oublier que le sommet de l'arsenal est dérasé et donc qu'il manque un étage, soit près de 6 m d'élévation.

La fonction d'une de ces salles demeure indéterminée. Elle est située juste en face de la tour VII, dans la zone sud-ouest du château. C'est une salle barlongue dotée d'un *îwân* en face de la porte. Deux étroites fentes de jour percées en hauteur au fond de niches brisées encadrent la porte. Cette dernière possède une arrière-voûture supportée par deux corbeaux finement moulurés qui dessinent des courbes et des contre-courbes, indiquant que cette salle avait un statut particulier. Était-ce un espace réservé à la gestion et au commandement de la forteresse ?

Les citernes sont taillées très profondément dans le rocher, à plus de 6 m de profondeur, ou bien maçonnées. Elles étaient alimentées grâce à des collecteurs ménagés, pour certains, dans l'épaisseur des murs. Des arcs de décharge soulagent la voûte des citernes au droit des murs porteurs.

Le palais

Logé dans la partie nord-est du château, le palais (la *qâ'a*) se situait au débouché de l'entrée principale. La fonction d'apparat de ce lieu est signalée par le dessin de sa porte d'entrée (Fig. 14) ouverte dans un renforcement du mur et couverte par un grand arc brisé dont la hauteur renforce le caractère solennel. Son linteau, surmonté d'une plate-bande clavée et évidée en triangle à sa base pour le décharger, participe également à l'effet ostentatoire recherché. Deux banquettes encadrent la porte : elles rappellent qu'un portier devait se tenir là les jours où le prince séjournait dans les lieux ou que son gouverneur y tenait audience. L'arrière-voûture est également le support d'un jeu décoratif basé sur une succession de courbes et de contre-courbes, l'ensemble dessinant un motif en accolade assez prisé par les maîtres d'ouvrages ayyoubides.

Les irrégularités des assises du parement interne révèlent que l'arrière-voûture fut taillée hors du site, puis ajustée aux maçonneries déjà en place.

Le palais adopte un plan cruciforme inscrit dans un rectangle. L'espace central carré (la *dûrqâ'a*) qui recevait une fontaine (*fasqîya*) distribue l'ensemble des pièces.

Autour de cette *dûrqâ'a* s'articulait à l'ouest le grand *îwân* (flanqué de deux petits *îwân*-s) et à l'est une salle rectangulaire (Fig. 15). À l'exception du grand *îwân*, ces espaces étaient situés à l'arrière de travées-rythmiques (en grande partie

restaurées) un motif assez caractéristique du vocabulaire architectural palatial ayyoubide (Tabbaa 1997 : 71-96).

Surélevé par rapport aux autres espaces, le grand *îwân* communique avec deux petites pièces latérales ouvertes dans ses flancs. La pièce sud-ouest, couverte par une voûte d'arêtes, est pourvue d'une large ouverture que l'on pourrait interpréter comme

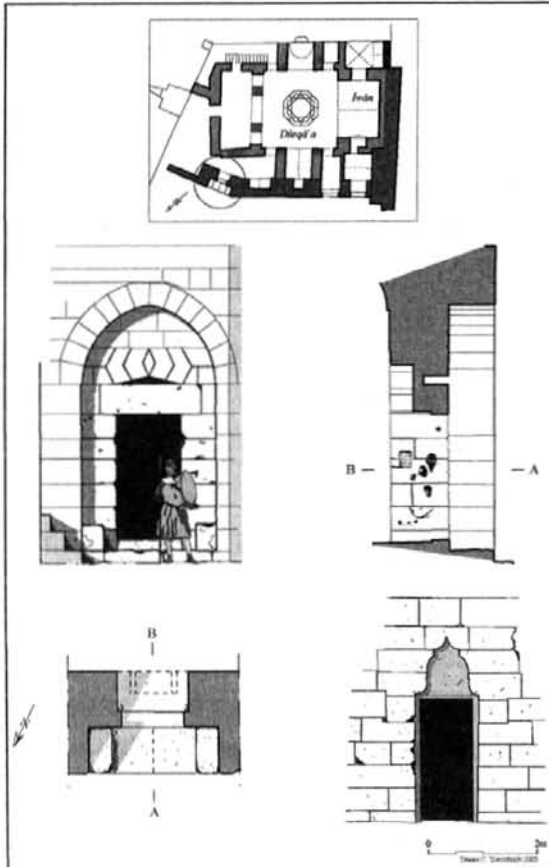


Fig. 14 : La porte d'entrée du palais

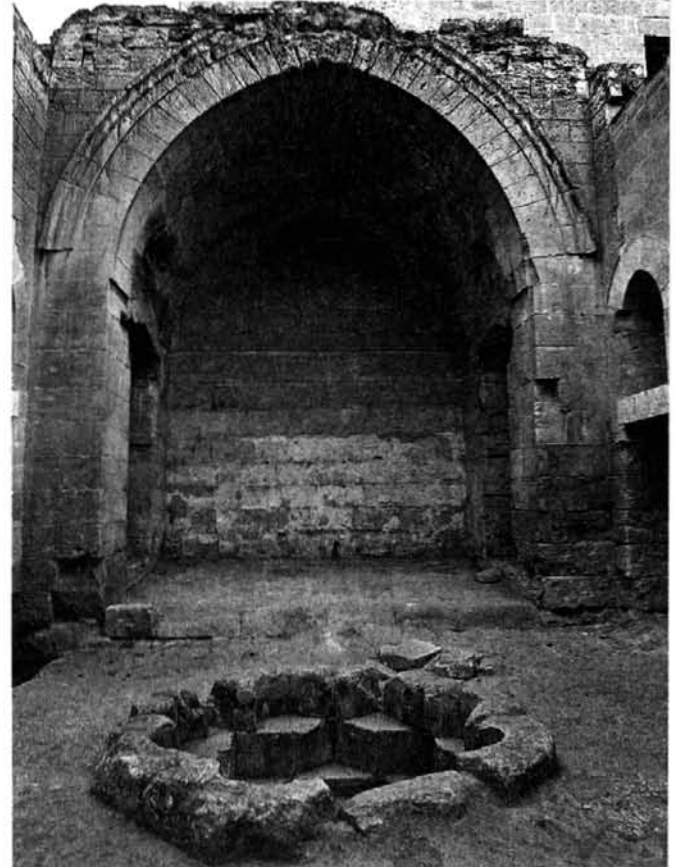


Fig. 15 : Le palais. Grand *îwân* et bassin

une bouche d'aération destinée à générer un appel d'air pour ventiler les lieux, un capteur de vents (*bâdhâhanj*) assurant ainsi une climatisation naturelle (Jaubert 1995). La pièce nord-ouest donnait, par l'intermédiaire d'une porte, en face de l'entrée du hammam. Une salle rectangulaire située à l'ouest devait servir d'espace résidentiel.

Depuis l'intérieur du palais, un petit escalier « privatif » permettait de regagner l'étage de la forteresse. Il débouchait non loin de la tour III.

Notons enfin que, sous la niche de la travée-rythmique sud-ouest, se trouve une salle taillée dans le roc, sorte d'« hypogée » dont l'antériorité au dernier état du palais est prouvée par la modification du trajet de son escalier d'accès primitif condamné par la pile de la travée-rythmique. Cette pièce, entièrement taillée dans le rocher, adopte la forme d'un parallélogramme flanqué de trois banquettes sous une arcature brisée. Ces banquettes mesurent 2,5 m de long environ et 1,4 m à 1,9 m de profondeur. Si son affectation primitive et sa datation sont aujourd'hui inconnues, il

semblerait qu'elle ait pu servir de lieu de stockage pour les denrées qui nécessitaient d'être conservées au frais et dont l'usage était réservé au palais.

Le système d'aération de la petite pièce au sud du grand *îwân* semble indiquer que l'espace central était couvert, tout au moins en partie : on peut songer à une voûte d'arêtes comparable à celles des grosses tours de Bosra. Cependant cette hypothèse soulève une double interrogation. La première a trait à la retombée des voûtes, car aucune trace n'est visible ; la seconde concerne l'éclairage, car aucune autre ouverture que zénithale n'était envisageable. D'un autre côté, un volume entièrement ouvert aurait posé de sérieux problèmes d'intimité, car bien que les bâtiments qui donnaient sur ce palais fussent aveugles, il aurait été possible de voir la cour depuis les couronnements de l'arsenal ainsi que depuis les galeries de circulation périphériques. Or, une vue plongeante sur la cour paraît inenvisageable dans un contexte palatial.

Les relations stratigraphiques qu'entretiennent les murs du palais avec les autres éléments du secteur indiquent qu'il a été inséré dans une trame préexistante. Il s'appuie notamment contre le mur de gorge de la tour III et sur la courtine III-IV. En revanche, il fut construit en même temps que l'arsenal, comme l'indique le retrait que forme le parement externe de ce dernier au contact avec le palais, au niveau de son grand *îwân*.

L'arsenal (zardhânâh)

Situé au cœur du château, l'arsenal est un vaste bâtiment quadrangulaire (20m x 24m, 15m de haut) qui se déployait sur au moins quatre niveaux (Fig. 16). Le quatrième niveau étant totalement dérasé, il n'est plus possible de savoir s'il était surmonté d'une simple terrasse ou d'un niveau de défense actif (une série d'archères à niche supportant un parapet crénelé) comme il était d'usage dans les forteresses ayyoubides.

- Le rez-de-chaussée

Accessible depuis le fond du couloir médian qui conduit au palais, l'importance stratégique de l'arsenal est soulignée par le large assommoir qui surmonte sa porte d'entrée (Fig. 17). Passé cette porte, un étroit couloir distribue, vers l'est, trois pièces de stockage de plus de 10 m de long sur 4 m de large et près de 6 m de haut. Côté ouest, une petite porte donne dans un espace qui ouvre sur une quatrième pièce de stockage et sur la cage d'escalier qui permet de gagner le premier étage. Dans trois de ces pièces, toutes aveugles, une ouverture percée dans le sol donne accès à des salles taillées directement dans le roc sur une profondeur dépassant les 6 m. L'enduit qui les recouvre atteste leur fonction de citerne, confirmée par l'existence de systèmes de collecteurs d'eau orientés dans leur direction (notamment dans les salles S6 et S9). Plusieurs de ces citernes communiquaient entre elles par de puissantes arcatures retombant sur une pile réservée dans le roc.

L'escalier qui permettait de regagner l'étage est assez étroit et se termine par une porte défendue à l'aide de deux vantaux. Les dernières volées étaient contrôlées depuis une petite pièce située au-dessus de l'escalier grâce à un judas circulaire percé dans le sol.



Fig. 16 : L'arsenal. Le parement est rentrant au contact du grand *îwân* du palais

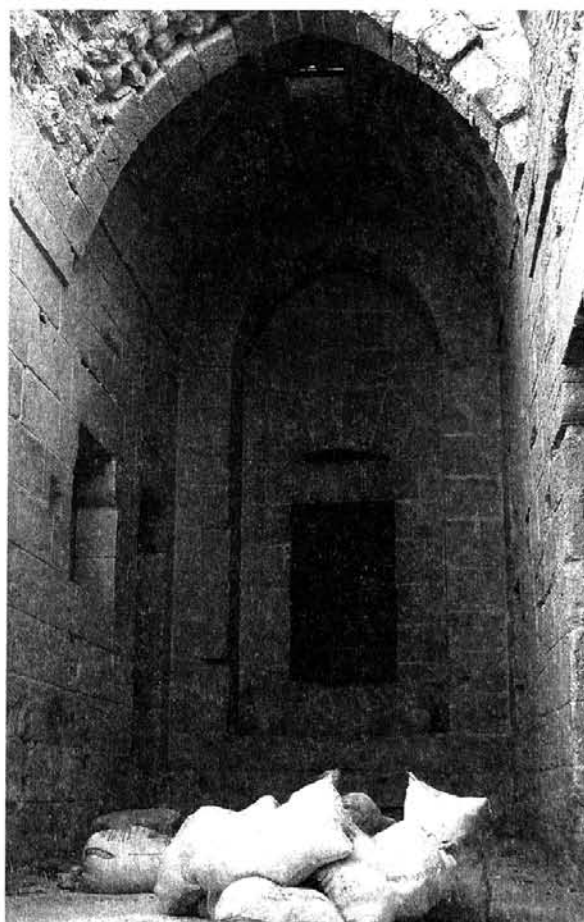


Fig. 17 : Porte d'entrée de l'arsenal surmontée d'un assommoir

- Le premier étage

Au premier étage, l'arsenal se compose de trois travées parallèles (orientées nord-est sud-ouest) ouvrant sur une travée perpendiculaire qui couvre toute la largeur de la pièce. Les travées sont supportées par de gros piliers rectangulaires de près de 6 m de long et 2 m de large. Leurs voûtes, appareillées en moellons, forment un berceau qui retombe sur trois assises de sommiers appareillées en légère saillie (de 5 cm) par rapport au nu du mur. Seule la travée sud était surmontée d'une succession de voûtes d'arêtes qui retombaient sur des sommiers en arêtières également saillants de 5 cm. La travée orientale est pourvue dans son mur gouttereau d'une canalisation circulaire verticale qui récoltait les eaux pluviales de la terrasse et les déversait dans les citernes du rez-de-chaussée.

Cette disposition générale de l'arsenal n'est pas sans rappeler la vaste salle voûtée située à l'arrière du complexe d'entrée de la forteresse frontière de Shugr et Bakâs, bâtie sur l'Oronte par al-Malik al-Zâhir Ghâzî vers 1199, ainsi que l'arsenal de Hârim très similaire, tant par sa forme que par sa situation au fond d'un long couloir qui le relie à la porte d'entrée principale (Gelichi 2006 : 188).

La mosquée

Juchée sur la tour-porte, la mosquée appartient à la dernière phase du programme de construction d'al Malik al-Zâhir Ghâzî datée par une inscription de 1216 gravée au-dessus du linteau de la porte d'entrée. Elle se présente sous la forme de deux nefs parallèles séparées par deux arcatures (Fig. 18).

La nef orientale est légèrement surhaussée par rapport à la nef principale ; son parement extérieur, qui a été entièrement remonté, ne correspond donc pas à un état archéologique. Les assises qui composent aujourd'hui le garde-fou sont récentes ; ainsi l'hypothèse selon laquelle les arcades qui donnaient sur l'extérieur formaient une sorte de belvédère paraît assez peu probable (Tabbaa 2005: 183).

La salle de prière principale est flanquée de deux *îwân*-s légèrement surélevés et couverts par un arc brisé. Le premier, au sud-ouest, ouvre au sud sur une petite cellule qui se fermait à l'aide de deux vantaux et était aérée par un petit conduit situé en hauteur. Cet *îwân* est percé dans sa partie haute par une baie qui conserve les traces d'engravures destinées à enserrer le châssis d'une fenêtre ou d'une claustra en bois. Le second *îwân*, au nord, est lui aussi percé par une fenêtre qui conserve les mêmes traces d'engravures. Cette baie (de 1,5 m de haut sur 1 m de large) est surmontée d'un linteau décoré de motifs géométriques gravés donnant l'illusion d'un clavage. La décharge est constituée par une plate-bande ornée, composée de claveaux à lits brisés et à tenons (Fig. 19). Cette baie communiquait avec une petite pièce située à l'arrière qui devait faire office de *maqsûra* pour le prince ou l'émir.

La mosquée n'était pas couverte en dur. La corniche qui couronnait la salle de prière servait vraisemblablement d'appui à des solives destinées à supporter un plafond traditionnel en bois. Les quelques morceaux qui subsistent de cette corniche, localisés dans l'angle sud-ouest, portent les traces d'une inscription difficile à déchiffrer.



Fig. 18 : La mosquée

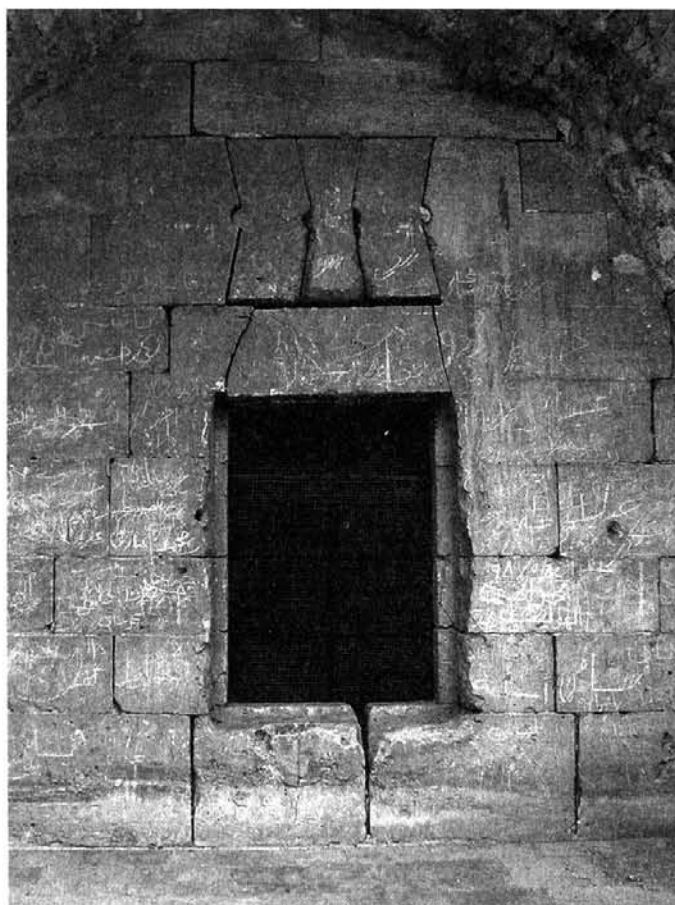


Fig. 19 : Mosquée. Détail de la baie ouvrant sur la *maqsûra*.
Linteau avec claveaux à lits brisés et tenons

Dans le couloir qui dessert la mosquée un escalier conduisait à l'étage et donnait accès au parapet ainsi qu'à l'assommoir de la porte d'entrée principale.

Le hammam

Le bain est situé en face du palais ayyoubide ; il est adossé à l'arsenal et accolé au grand couloir qui traverse le château d'est en ouest. Il s'agit d'un bain de taille modeste et de type axial (Fig. 20).

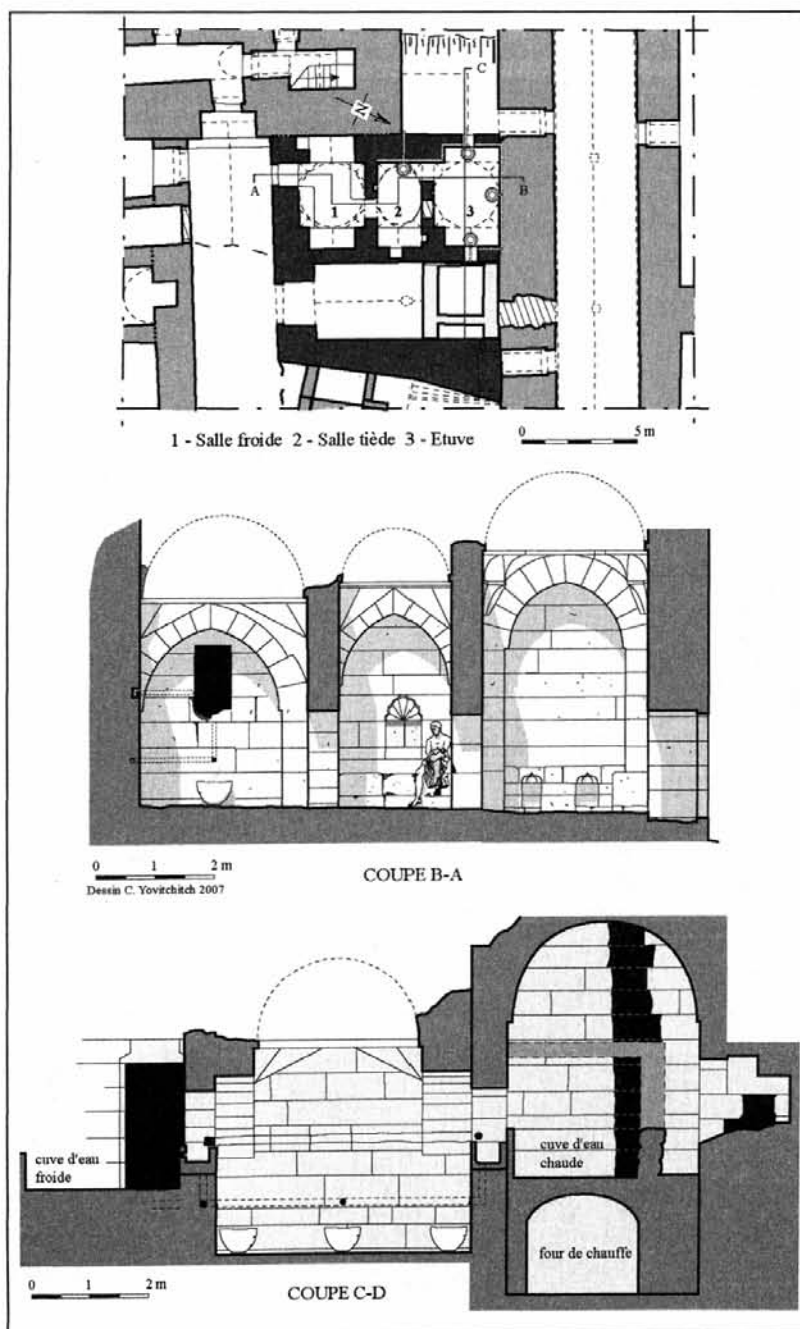


Fig. 20 : Le hammam

On entre directement dans le vestiaire, petite pièce quadrangulaire occupée sur ses quatre faces par des banquettes (Fig. 21). Sous les banquettes, onze niches ornées de motifs en accolade surmontant une demi-coupole en creux nous indiquent le nombre de personnes qui pouvait fréquenter ce lieu simultanément.

Du vestiaire, qui jouait également le rôle de pièce froide (*al-barrânî*), on passait dans la pièce tiède/ *al-wâstâni*. Cette dernière possède une niche brisée sous laquelle est disposée une banquette et ménagé un placard orné d'un motif de conque. À l'opposé, une vasque recueillait l'eau froide depuis une citerne située au nord à l'extérieur du bain.

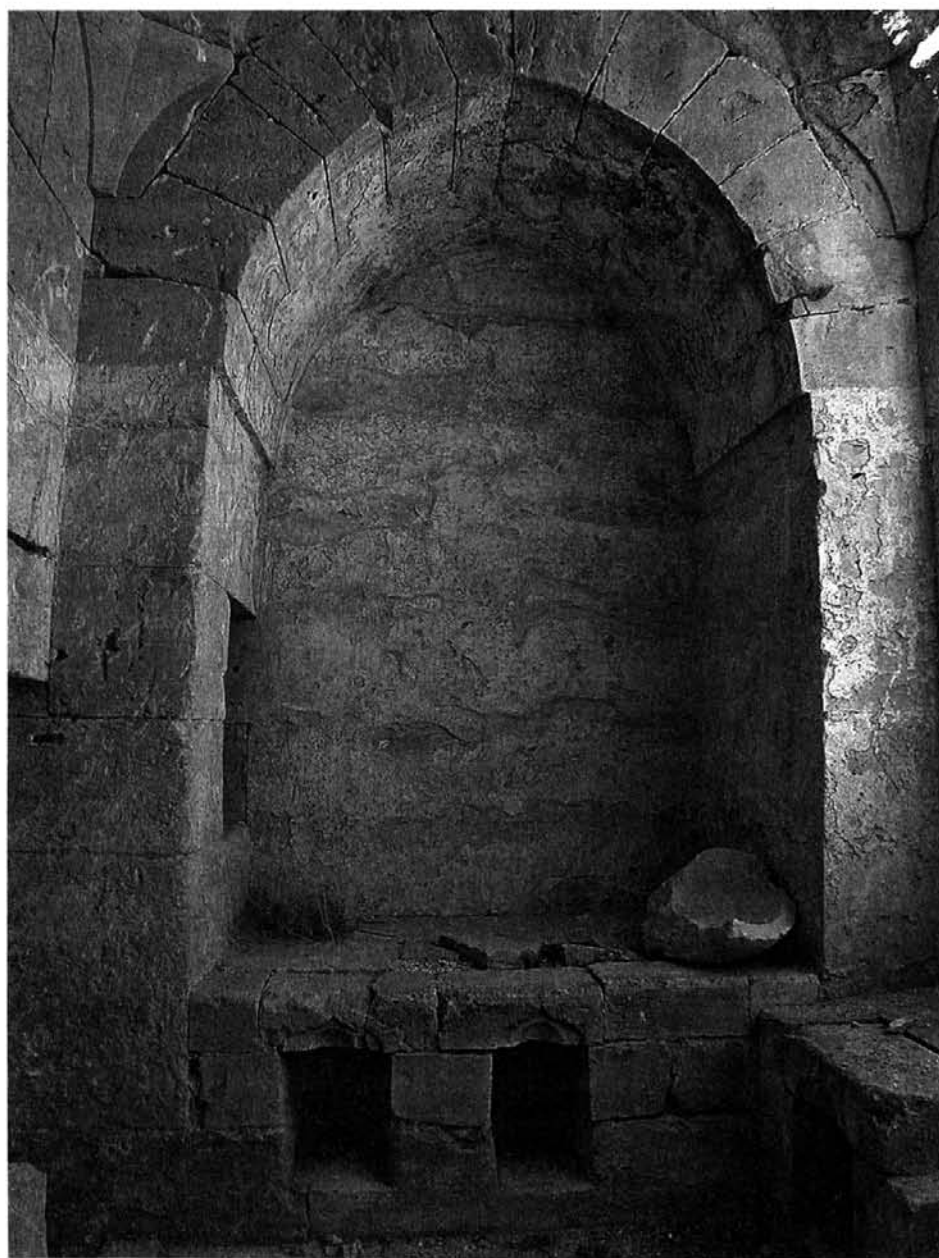


Fig. 21 : Le hammam. Le *barrânî* fait office de vestiaire

La dernière pièce est la pièce chaude/*al-juwâni*. Trois vasques y étaient alimentées en eau chaude (celle située à l'ouest recevait également de l'eau froide) et, à l'est, une fenêtre ouvrant sur la cuve d'eau chaude inondait la pièce de vapeur. La présence dans les murs de gaines verticales destinées à des tuyaux de terre cuite pour l'évacuation de fumées indique que le *juwânî* était doté d'un hypocauste.

La salle de chauffe (*hizâna*) occupe une longue pièce adossée au bain à l'est ; elle est dotée d'une entrée monumentale. Le grand volume de cette salle était une nécessité pour stocker du combustible. Le four se tient au fond de cette pièce ; il s'agit d'un bâti qui s'appuie contre les murs de la salle. C'est au-dessus du four que prenait naturellement place la cuve qui alimentait le bain en eau chaude et en vapeur. Cette cuve, d'une capacité d'environ 3m³, est en grande partie détruite de même que la voûte du four.

Les systèmes d'alimentation et de distribution de l'eau de la cuve ne sont pas clairement identifiables. Des fragments de tuyaux dans sa margelle indiquent la circulation de l'eau, mais pas sa provenance. Il est probable que l'eau était récoltée en terrasse puis acheminée par l'intermédiaire d'un gros tuyau dont on a perdu la trace. Ce tuyau passait peut-être au niveau du gros arrachement que l'on observe au fond de la pièce, dans le mur nord.

Il convient de noter l'absence de latrines dans le bain, certainement en raison du manque de place et parce que le grand couloir en était pourvu de plusieurs.

Les trois pièces qui composaient ce bain étaient couvertes à l'aide de coupoles en briques dont il ne reste que les trompes ornées de *mouqarnas* et les corniches sur lesquelles elles prenaient appui : deux coupoles circulaires pour le *barrâni* et le *juwânî* et une coupole allongée pour le *wâstâni*.

La pratique du bain dans les complexes fortifiés n'est pas connue. Ces bains, qui faisaient partie des éléments constitutifs des complexes militaro-palatins ayyoubides, étaient-ils réservés au prince, à son représentant, ou, comme c'est le plus probable, à toute la garnison ? La fréquence du fonctionnement des bains des forteresses n'est pas davantage renseignée. Servaient-ils uniquement lors de la prière du vendredi ?

La circulation dans la citadelle

Le système de distribution des espaces de la citadelle se compose de longs couloirs qui structurent le rez-de-chaussée (Fig. 22). Ces longs couloirs voûtés s'apparentent à ceux des citadelles d'Alep et de Hârim, toutes deux également restaurées sous al-Zâhir Ghâzî au début du XIII^e siècle. Ce type de distribution était également en usage dans le sud de la Syrie, dans les citadelles de Bosra (un couloir fait tout le tour de la citadelle) et à Damas (en particulier sur le front sud entre l'enceinte seldjouide et la nouvelle enceinte ayyoubide). Ces couloirs voûtés permettaient de circuler dans toute la citadelle tout en restant à l'abri du soleil et des fortes chaleurs.

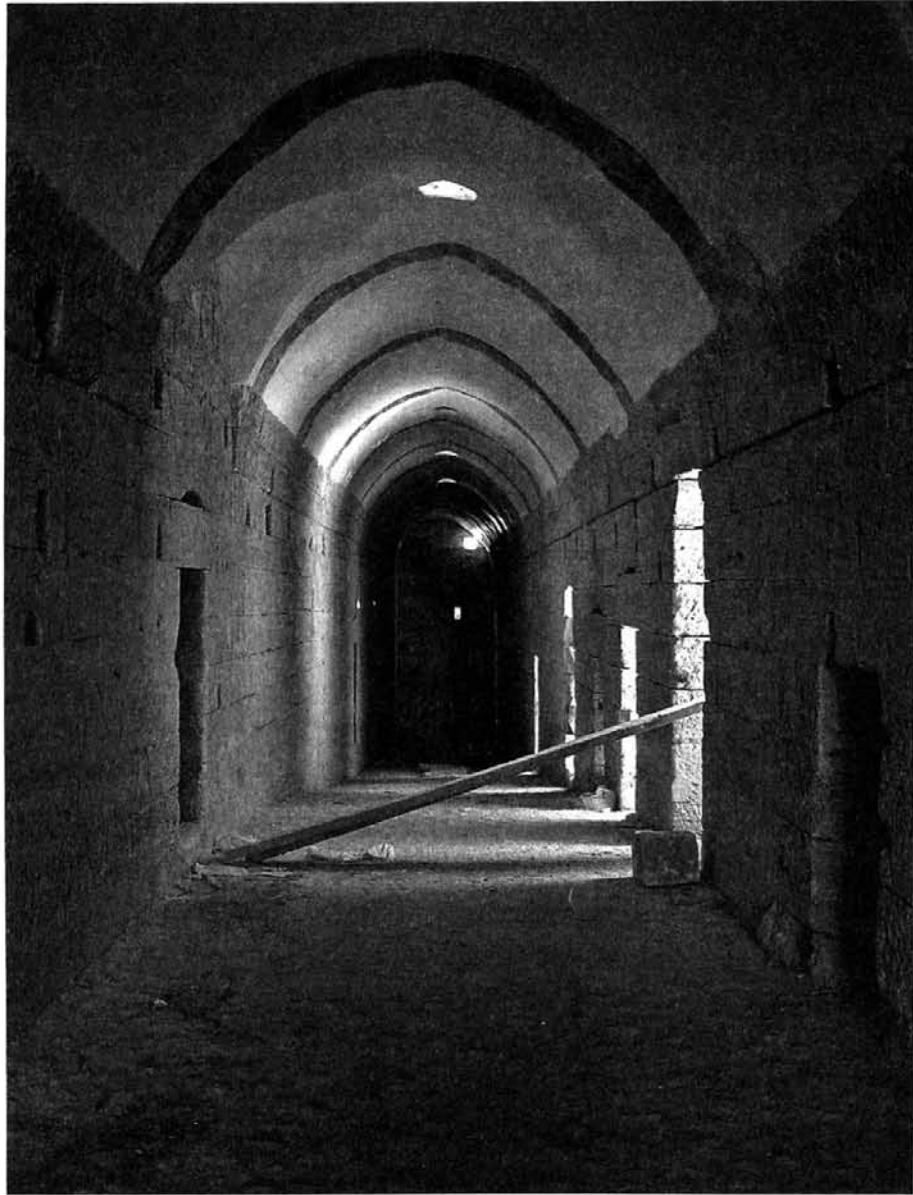


Fig. 22 : Le grand couloir de distribution est-ouest

Les archères

La forteresse ne conserve en tout et pour tout que huit archères dont une à l'état d'arase (T I) et une autre inaccessible, car scellée par des restaurations tardives (T III).

Toutes les archères sont à niche et seuil plongeant, ce qui dénote le souci de flanquer au plus près le pied des ouvrages (Fig. 23). Cette dernière caractéristique est intéressante, car elle est peu fréquente dans la fortification ayyoubide. On trouve principalement des archères à seuil plongeant dans le nord de la Syrie comme à Alep, Bourzey ou encore à Shayzar. Ces archères efficaces pour des tirs plongeants sont systématiquement associées à de très fortes pentes, alors qu'en terrain plat les seuils sont horizontaux, donc adaptés à des tirs rasants.

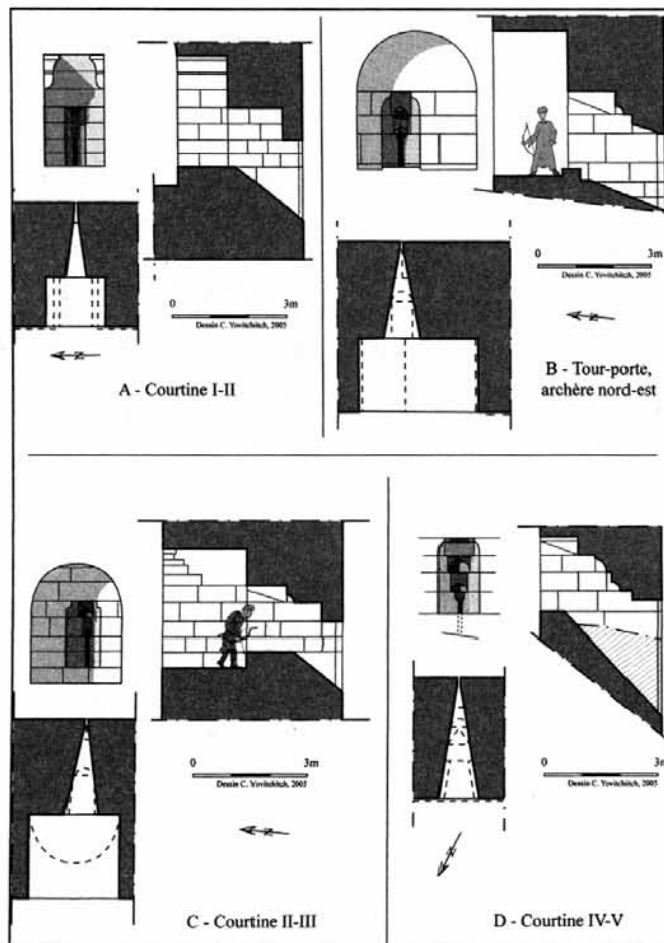


Fig. 23 : Les archères

À l'exception de l'archère de la courtine C I-II, où la niche est supportée par deux gros corbeaux moulurés, les niches sont en principe couvertes par un arc légèrement brisé. Le linteau qui surmonte l'embrasure de tir repose sur deux trompillons en quart-de-cône ; il s'agit du type le plus fréquent dans la principauté d'Alep.

Une forteresse support d'ostentation : les éléments ornementaux

Forteresse princière, Qal'at Najm fut pour les tailleurs de pierre l'occasion de mettre en valeur leur maîtrise technique. Que ce soit les arcs de décharge dessinés en accolade (T I et VIII) les plates-bandes à lits verticaux de l'entrée du bain, les plates-bandes à lits brisés des portes du palais et de l'arsenal ou encore les claveaux à tenons de la mosquée, tous ces éléments concouraient à l'embellissement de la commande du prince. Il est difficile de déterminer avec précision la part qui revient à la commande architecturale de celle qui relève de la seule fantaisie du lapicide, néanmoins la récurrence des ornements, observée à l'échelle de l'ensemble des forteresses ayyoubides, atteste que les princes étaient particulièrement attentifs et sensibles à cet aspect de la commande (Yovitchitch 2011 : chap. IX).



Fig. 24 : Fragment de bas-relief de lion



Fig. 25 : Fragment d'un bas-relief représentant une scène de chasse.
Sur le flanc de l'animal, on distingue une flèche

Dans la tour-porte, lieu de passage et de réception, on note, à côté des rosaces qui encadrent l'inscription de la porte, une archère dont le linteau intermédiaire est orné d'une fleur ; la magnificence du prince s'exprimait également sur les éléments défensifs. À la même époque, la citadelle de Qal'at al-Mudîq possédait, dans sa porte d'entrée, une archère surmontée d'une succession d'accolades qui ne remplissait aucune fonction architectonique (Dangles 2004 : 198). Dans la principauté de Damas, plusieurs forteresses ayyoubides présentent des ornements au-dessus de certaines archères (Yovitchitch 2006 : 237-238).

Dans sa dernière phase de restauration, une assise, reprenant un motif décoratif dit « en dents-d'engrenage », courrait dans la partie haute des murs (tout au moins sur le front sud). Ce motif décoratif se rencontre plus fréquemment dans les ouvrages réalisés en briques, notamment à l'époque omeyyade. On peut observer un tel motif couronnant l'inscription du minaret de Qal'at Ja'bar, situé au sud de Qal'at Najm, daté de 569H./1174.

Outre un petit chapiteau à corbeille stylisée ou des fleurs stylisées en réemploi, les ornements les plus spectaculaires de la forteresse consistent en trois bas-reliefs qui ne sont malheureusement plus en place : deux lions et une scène de chasse.

Du premier lion, il ne subsiste que la tête (Fig. 24). La qualité de ce relief est assez fruste ; les traits de l'animal sont naïfs et grossiers, ainsi la crinière est stylisée sous la forme d'une succession de mèches.

Le relief représentant une scène de chasse est très endommagé (Fig. 25). L'identification de l'iconographie repose sur la présence, au niveau de la cuisse et du flanc de l'animal, d'une flèche ou d'une lance dotée d'un empennage.

L'iconographie du dernier relief, le plus raffiné des trois, reste indéterminée (Fig. 26). Il représente un lion passant, la tête de face et la queue terminée par une tête de dragon dont la gueule béante menace le dos du félin. Ce relief est constitué de deux pierres de 0,45 m de haut chacune et de près de 1 m de long. La gueule du lion conserve quelques traces de couleur rouge. Les pattes du félin présentent des ondulations parallèles stylisées, qui renvoient par leur dessin aux pattes de certains lions de Baybars, par exemple ceux du pont de Lydda près de Banyâs (Clermont-Ganneau 1887 ; Creswell 1952 :153), mais c'est là leur seul point commun. À la différence des lions généralement associés à la maîtrise d'ouvrage du sultan mamelouk, le lion de Qal'tat Najm, avec sa queue terminée par une tête de dragon, possède une fonction tout autre que celle de simple emblème héraldique, et une analogie s'impose avec le relief aux serpents qui s'avalent mutuellement surmontant la porte de la citadelle d'Alep (Fig. 27). On ne sait à qui attribuer ce relief, néanmoins cette figure de lion à queue « dragoniforme » est connue dans la sculpture de l'Anatolie seldjoukide ; un bas-relief très similaire se trouvait dans une église jacobite de Cizré (Fig. 28) datée du XII^e-XIII^e siècle (Gierlich 1996). À Qal'tat Najm, ce relief faisait très probablement partie d'une paire encadrant une inscription souveraine située à proximité de la porte, soulignant, tout comme les fortes tours en éperon et polygonales qui flanquaient le complexe d'entrée, la puissance du prince d'Alep.

Véritable forteresse de frontière, Qal'tat Najm devait être capable de fournir un appui logistique aux troupes du sultan grâce à son arsenal, comme d'interdire à une armée ennemie le franchissement de l'Euphrate à cet endroit. C'est bien le rôle qu'elle joua durant l'automne 638H./1240 en obligeant les troupes khawarizmiennes à prolonger leur route jusqu'à Raqqa pour pouvoir traverser l'Euphrate (Éddé 1999 : 122-123).

Du point de vue du programme défensif, la force de la citadelle de Najm résidait dans une situation topographique relativement favorable, mais surtout dans l'épaisseur et la compacité de ses maçonneries à sa base.

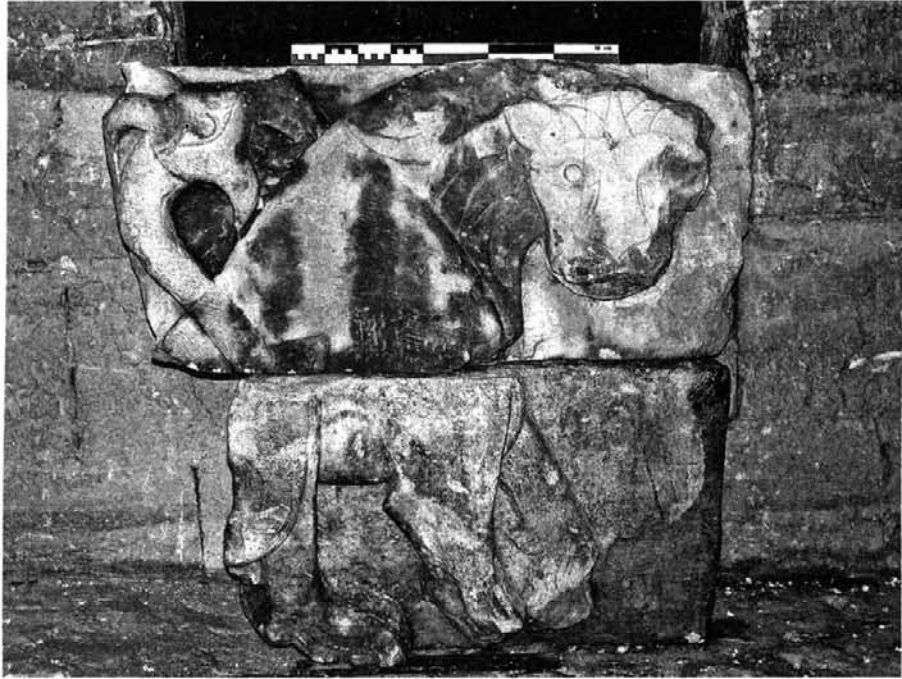


Fig. 26 : Bas-relief au lion à queue dragonniforme

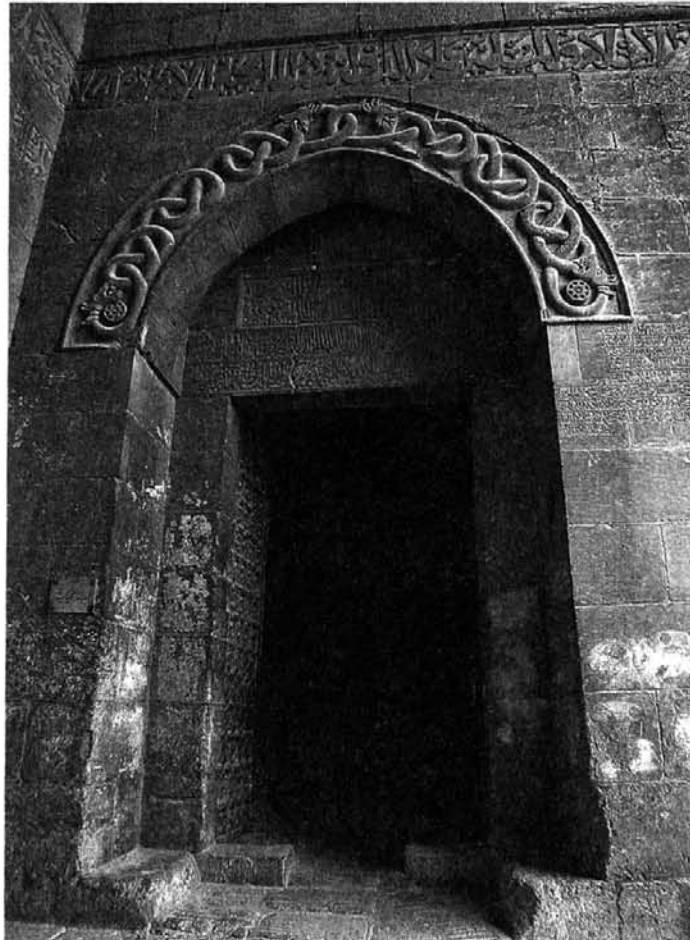


Fig. 27 : Citadelle d'Alep. La porte aux serpents (1206)

D'une manière générale, le flanquement systématique ne fut pas le souci premier des concepteurs de la forteresse de Najm. Autant que les vestiges nous permettent d'en juger, hormis sur le front de l'entrée, les courtines n'étaient pas flanquées par les tours et/ou les saillants qui les encadrent. La faible saillie formée par les tours répondait à des contraintes laissées par la forteresse nûride et permettait de repousser le plus loin possible la limite externe de la forteresse tout en limitant les prises aux machines ennemies. Aucun plan de flanquement systématique ne fut donc véritablement mis en œuvre, le principe régissant le programme défensif étant de concentrer les organes de tir principalement à l'étage, de renforcer la base des tours et des courtines par de puissantes bases talutées et par de hauts glacis chargés d'entraver les éventuelles attaques du pied des ouvrages et de leurs fondations. Cette absence de plan de flanquement, qui peut surprendre pour une forteresse aussi exposée que Qal'at Najm, était donc compensée par une puissante base compacte qui ceinturait l'ensemble de la forteresse et bénéficiait de l'appui d'un fossé à l'ouest et de pentes raides sur le reste du promontoire.

La forme polygonale des tours et de certains saillants ne procédait vraisemblablement pas d'une recherche particulière en termes de flanquement, mais s'inscrivait davantage dans une tradition architecturale du sud de la Turquie et de la Syrie du Nord. La tour en éperon, unique dans la commande ayyoubide, rappelle des réfections seldjoukides ou artukides de tours d'origine byzantine comme à Amida ou encore à Silvan. La forme polygonale de la tour III n'est, quant à elle, pas sans rappeler les tours de la forteresse voisine de Harrân, refortifiée par al-Malik al-Âdil à l'extrême fin du XII^e siècle (Hanisch 2004 : 165-178) ou encore, la fameuse Kizil Kule d'Alanya, une tour octogonale datée par une inscription de 612H./1215, et portant le nom d'un architecte originaire d'Alep (Lloyd & Rice 1958 : 15).



Fig. 28 : Bas-relief au lion à queue dragonniforme (XII^e-XIII^e), Cizré, d'après Gierlichs J., 1996

Le recours à de légers saillants rythmant le pourtour d'une enceinte est un procédé qui fut utilisé dans plusieurs citadelles de la principauté d'Alep telles que celle d'Alep, Qal'at al-Mudîq ou Hârim, qui ont en commun d'avoir été érigées au sommet d'un tell ou ancrées sur un mamelon rocheux.

Qal'at Najm était certes une puissante citadelle, mais derrière les immenses salles de stockage et les nombreuses tours, qui témoignent d'un potentiel militaire remarquable, transparaît une autre forteresse. Bien que son rôle clé dans le système défensif de la frontière orientale de la principauté d'Alep soit indiscutable, ses vastes et nombreux magasins font d'elle bien plus qu'une place frontière, une garnison ou un arsenal. Située au cœur d'une région fertile, Qal'at Najm répondait aussi, en termes de programme, à des nécessités de stockage de denrées produites et prélevées dans l'*iqâtâ*, et peut-être aussi prélevées en guise de taxe sur les caravanes qui suivaient la route du commerce entre le nord de la Syrie et la Djéziré. Elle fut également un centre de peuplement dont la richesse permit à un village de tentes de se muer au XIII^e siècle en une ville prospère.

Janvier 2009

BIBLIOGRAPHIE

- AL-NUWAYRÎ, 1923, *Nihâyat al-arab fî funûn al-adab*, vol. 1, Le Caire, Dâr al-Kutub al-Masriyya.
- CLERMONT-GANNEAU C., 1887, « Notes d'épigraphie et d'histoire arabes, IV ; l'inscription de Bâniâs », *Journal Asiatique*, XXIV, pp. 1-32.
- CRESWELL K.A.C., 1952, « Fortification in Islam before A.D. 1250 », *Proceedings of the British Academy*, 38, pp. 89-125.
- DANGLES P., 2004, « La refortification d'Afamiyya – Qal'at al-Mudîq sous le sultanat ayyoubide d'Alep », in *La Fortification au temps des croisades*, éd. Faucherre N., Mesqui J., Prouteau N., Parthenays, P.U.R., pp. 189-204.
- DUSSAUD R., 1927, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris, Geuthner, 632 p.
- ÉDDÉ A.-M., 1999, *La Principauté ayyoubide d'Alep (579/1183-658/1260)*, Stuttgart, Freiburger Islamstudien, Franz Steiner, 727 p.
- ÉLISSÉEFF N., 1967, *Nûr ad-Dîn, un grand prince musulman de Syrie au temps des croisades (511-569H/1118-1174)*, 3 vol., Damas, I.F.D., 1076 p.
- GIERLICH J., 1996, *Mittelalterliche Tierreliefs in Anatolien und Nordmesopotamien*, Tübingen, E. Wasmuth, 276 p.
- GRABAR O., 1978, « The Architecture of Power : Palaces, Citadels and Fortifications » in, *Architecture of the Islamic World : Its History and Social Meanings*, éd. G. Michell, London, Thames and Hudson, pp. 65-79.
- HANISCH H., 2004, « The work of al-Malik al-Âdil in the citadel of Harrân », in *La fortification au temps des croisades*, éd. Faucherre N., Mesqui J., Prouteau N., Parthenays, P.U.R., pp. 165-78
- HERZFELD E., 1954, *Monuments pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum : Syrie du nord. Part 2, Monuments et inscriptions d'Alep*, 3 vol., Le Caire, I.F.A.O., 1954-1956, 493 p.
- HUMPHREYS R.S., 1977, *From Saladin to the Mongols. The Ayyubids of Damascus, 1193-1260*, New York, State University of New York Press, 504 p.
- IBN JUBAYR, 1995, *Relation des péripéties qui surviennent pendant les voyages (Rihla), Voyageurs arabes*, trad. Charles-Dominique P., La Pléiade, Paris, Gallimard, pp. 69-368.
- IBN SHADDÂD, 1984, *al-A'lâq al-khatîra fî dhîkr umarâ' al-Shâm wa l-Jazîra, Description de la Syrie du Nord*, (trad.) Eddé A-M, Terrasse M., I.F.D., Damas, 381 p.
- JAUBERT O., 1995, « Capteur de vents d'Égypte. Essai de typologie », *Annales Islamologiques*, 29, pp. 169-231.
- LLOYD S. and RICE D.S., 1958, *Alanya (Alâ'iyya)*, London, British Institute of Archaeology at Ankara, 70 p.
- TABBAA Y., 1997, *Constructions of Power and Piety in Medieval Aleppo*, Pennsylvania, The Pennsylvania State University Press, University Park, 205 p.
- TABBAA Y., 2005, « Defending Ayyubid Aleppo » in *Muslim Military Architecture in Greater Syria. From the coming of Islam to the Ottoman Period*, éd Kennedy H., Leiden, Brill, pp. 84-105.

- TONGHINI C. and MONTEVECCHI N., 2006, « The castle of Shayzar : The Fortification of the access system », in *Muslim Military Architecture in Greater Syria. From the coming of Islam to the Ottoman Period*, éd. Kennedy H., Leiden, Brill, pp. 201-24.
- VACHON V., 2004, « Les châteaux ismâ'îliens du Djabal Bahrâ' », in *La fortification au temps des croisades*, éd. Faucherre N., Mesqui J., Prouteau N., Parthenays, P.U.R., pp. 219-41.
- YOVITCHITCH C., 2005, « The Tower of aybak in 'Ajlûn Castle : an example of the spread of an architectural concept in early 13th century Ayyubid fortification » in *Muslim Military Architecture in Greater Syria. From the coming of Islam to the Ottoman Period*, éd. Kennedy H., Leiden, Brill, pp. 225-242.
- YOVITCHITCH C., 2008, « Die Befestigung der Tore ayyubidischer Burgen – Herausbildung eines Standards », in *Burgen und Städte der Kreuzzugszeit*, éd. Piana M., Petersberg, Michael Imhof Verlag, pp. 110-117.
- YOVITCHITCH C., 2011, *Fortresses du Proche-Orient. L'architecture militaire des Ayyoubides*, Paris, P.U.P.S., 378 p.